

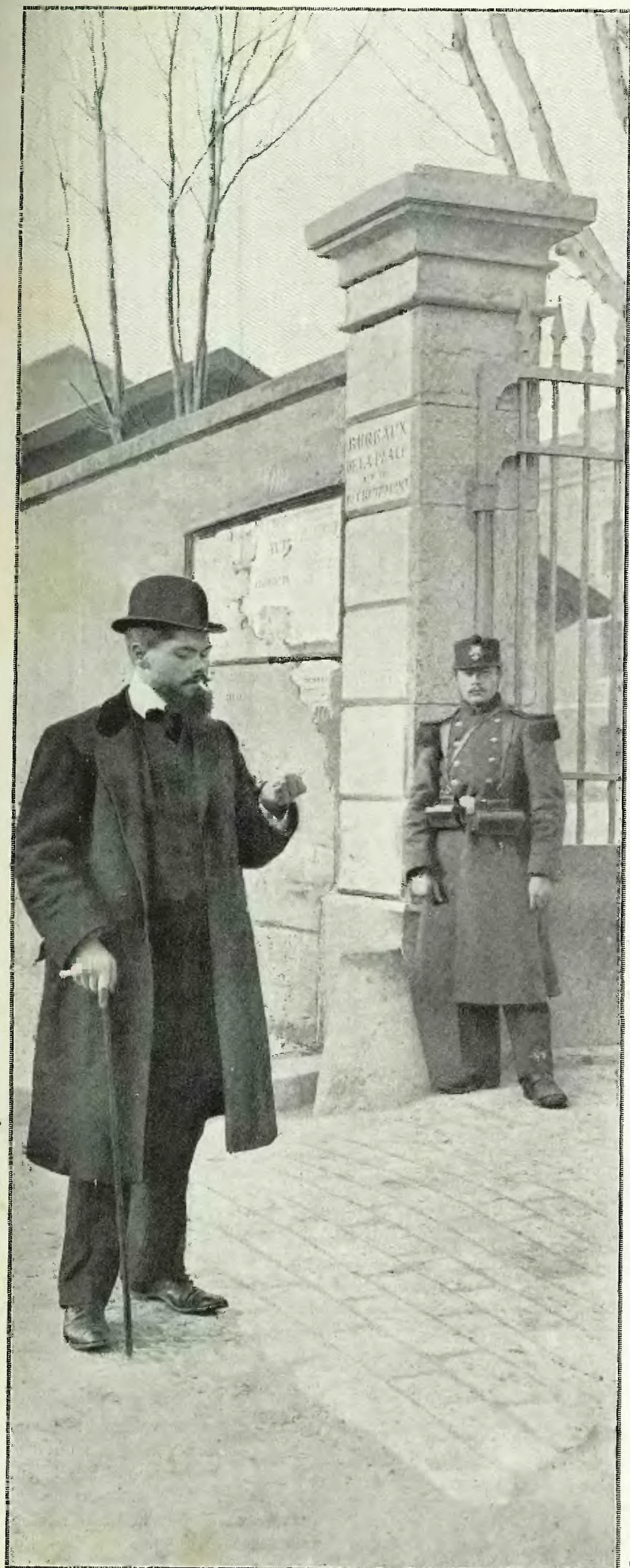
Ce numéro contient : 1^o *L'illustration théâtrale* avec le texte complet de LA BELLE AU BOIS DORMANT, de MM. Jean Richepin et Henri Cain ;
2^o Le 2^e et dernier fascicule d'une nouvelle de M. Marcel Prévost : HISTOIRE DE LA DAME POTELÉE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 25 JANVIER 1908

66^e Année. — N^o 3387₂



Midi moins une...

Une heure après.

M. ARCHIMBAUD, DÉPUTÉ INVALIDÉ DE DIE, A LA CASERNE

Voir l'article et les autres photographies, page 59.

COURRIER DE PARIS



Presque tout a été dit, cette semaine, sur M. Camille Groult, mais il n'est pas trop tard pour le redire, et la personnalité si originale et attachante du fermier général de la peinture qui vient de disparaître est un assez généreux sujet pour que Paris lui-même ne l'ait pas usé en huit jours. Peu de maîtres-amateurs de ce temps auront dressé une plus pittoresque figure. Camille Groult restera un « type » accentué, inoubliable, un modèle de passionné d'art. Sous sa rude écorce de bourgeois autoritaire et malicieux, ce fut un parfait grand seigneur. Sans commettre l'injustice de médire de la classe à laquelle il n'appartenait pas, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que pas un aristocrate, à fortune égale, n'eût plus princièrement servi et honoré la cause du *beau*, sous toutes ses formes, que ne l'a fait, sans la moindre ostentation, pendant quarante ans, cet industriel qui ne s'est jamais abaissé jusqu'à l'industrie. Et que l'on ne s'écrie pas qu'avec tout l'argent dont il disposait il lui était facile d'entasser les merveilles ? L'argent ne fait rien. Il ne sert qu'à payer, pas à trouver, à choisir, à vouloir, à édifier cette œuvre rare, colossale, magnifique et semée de périls qu'est une galerie unique au monde. Celle de l'avenue du Bois-de-Boulogne ne sera pas dispersée. Elle demeurera longtemps encore dans la famille. Sans doute, la vivante présence du robuste mécène qui l'avait formée et qui en était l'âme gardienne manquera. L'hôtel de l'avenue Malakoff, après le départ du bon géant familial qui le peuplait, c'est Chantilly sans le duc d'Aumale ; mais, aux côtés de la touchante compagne si scrupuleusement fidèle aux moindres volontés et desirs de son mari, nous retrouverons l'image du disparu. Inséparable de ces lieux, elle ne peut pas ne pas revenir.

M. Groult fut un homme d'une prodigieuse couleur, un tableau brossé avec une puissance magistrale. En quelque temps que l'on se plût à le situer par l'imagination, Empire ou Révolution, soit qu'on évoquât à propos de lui Goya, Boilly ou Balzac, toujours il prenait carrure de personnage historique. Quel peintre n'a rêvé de faire crever la toile à son portrait ? et quel sculpteur n'ambitionna de pétrir, les doigts tourmentant la glaise, les traits de ce masque tumultueux où il y avait du tribun et du lion ? Mais tous se heurtèrent à un implacable refus. Groult ne posait pas plus pour la *galerie* que pour la *sienn*e, et la modestie de l'homme n'avait d'égale que l'orgueil légitime et toujours parfait de dignité de l'artiste. Il aimait les belles choses et voilà tout. Il les aimait ardemment, en amoureux, en femme, en jeune homme, en poète, en rêveur, en chasseur, en séducteur ; il les aimait pour elles, pour lui et pour quelques autres, ses amis d'élection, peu nombreux, auxquels il réservait le privilège de leurs grandes et petites entrées dans son palais, d'où l'on sortait chaque fois plus enthousiaste et plus ébloui de chefs-d'œuvre. Impossible de n'être pas terrassé par l'admiration devant les Reynolds, les Gainsborough, les Watteau, les Fragonard et les Hubert Robert dont les plus splendides pages avaient été — au prix de quelles peines ! — ramassées et tirées des quatre coins du monde et religieusement groupées par l'adorateur infatigable qui avait fait vœu qu'elles seraient siennes. Quel effort surhumain de volonté représentaient, en dehors de leur inestimable et double valeur, art et monnaie, ces milliers de tableaux, de gravures et de dessins, ces tapisseries, ces porcelaines, ces objets d'une richesse tempérée par la grâce d'un goût sans défaillance... c'est aussi

ce que l'on ne pouvait s'empêcher de penser avec un effarement où entraient une part de vrai respect pour un si magnifique exemple de persistance et d'énergie dans la poursuite de la plus haute des idées fixes : celle de la beauté.

La trouvaille d'un tableau glorifié d'un des noms qu'il préférerait le jetait dans un état de bouillonnement et d'ivresse extraordinaire. C'était une espèce de joie terrible à la Vulcain et aussi une gaieté candide et sans bornes d'enfant pour qui rien n'existe plus à la minute où il a enfin dans la main l'objet inespéré de sa convoitise. Il riait, vous serrait le bras, disant des choses un peu folles comme n'en laissent échapper au comble de la félicité que les saints ou les amants. A ces explosions de naïve gratitude, volontiers il mêlait Dieu, car ce fut un idéaliste. Trop impressionné par les ciels pour que la vue du ciel ne l'eût pas fait réfléchir et remonter tout naturellement jusqu'au Créateur et dispensateur des infinies beautés de la nature et de l'art qui le ravissaient. Quand il vous montrait les ailes miraculeusement azurées d'un papillon des tropiques, il ajoutait dans un demi-sourire empreint de ferveur : « Signé : Dieu. » Et devant telle toile à laquelle il avait donné son cœur, quand il ne trouvait plus de mots, ni d'exclamations, ni de soupirs d'Hercule pour se soulager de son trop-plein d'amour, il esquissait un signe de croix. Il faut l'avoir beaucoup connu de près, et seul avec lui, devant ses tableaux, pour l'apprécier dans toute la spontanéité savoureuse de sa nature. Il éprouvait des sensations artistiques d'une délicatesse profonde et où n'entrait aucune recherche littéraire. Le glissement d'un cygne, un rayon de lune, le regard d'une étoile tremblant dans l'eau, la rouille d'une feuille morte, le plongeait dans de courtes et rudes extases, et le millionnaire se penchait pour louer la grâce d'un brin d'herbe ou la merveille d'une plume de colombe. J'eus la bonne chance un jour de lui procurer une après-midi d'émotion supérieure en le menant dans une maison voir trois Perronneau, superbes et inconnus, que, chose horrible, « on ne voulait pas vendre ». Dans quel état était le cher homme en redescendant l'escalier... on ne saurait le dire. Il rugissait : « Si j'avais seulement vingt ans de moins, me déclarait-il, je coucherais en travers de la porte, sur ce paillason, et je les aurais ! » Il aspirait l'air de toutes les forces de ses poumons, comme s'il se trouvait en face de l'Océan, puis, tout près, visage contre visage : « Je les aurai ! Oui, je les aurai ! » Et il me remerciait sans relâche, comme s'il les avait déjà. Il ne les a pas eus. Et les trois Perronneau sont toujours là, dans le petit salon bourgeois d'une maison de Paris, satisfaits sans doute de rester « dans la famille » d'où ils ne sont point sortis depuis un siècle et demi, mais pas fâchés tout de même d'avoir été vus et convoités par l'homme fameux dont ils avaient si souvent entendu parler et qui les recherchait :

— Ah ! que je voudrais posséder ces trois-là ! gémissait-il encore dans la voiture qui nous ramenait. Je n'ai pas de Perronneau !

Je me récriai :

— Osez-vous dire ? Savez-vous seulement combien vous en avez ?

— Non, fit-il avec bonhomie.

— Trente et un !

Il sursautait :

— Pas trente et un, cher ami ! Trente-deux ! Mais il m'en faut trente-cinq ! Et puis je m'en tiendrai là...

Avant d'avoir pratiqué Camille Groult, j'avais entendu dire que sa sensibilité, toute cérébrale, ne se mettait en mouvement que sur les questions artistiques. Rien n'était moins exact. Le vrai,

c'est qu'il avait le cœur tendre, mais retranché. On n'y accédait pas tout droit comme dans un moulin, par les chemins battus du vulgaire. Il fallait savoir la route, et pour cela pas besoin même n'était de se montrer renversant d'esthétique. Je n'en veux pour preuve que les cent cinquante petites filles vêtues de noir, les orphelines dont cet homme de pierre avait pris la charge et qui sanglotaient en suivant son cercueil. Ce n'était certainement pas pour Watteau et Turner qu'il les avait aimées au point que sa disparition leur arrachait tant de douces larmes !

* *

Et cette après-midi, presque en même temps, au même champ de repos et à quelques pas, dans une émouvante solidarité de tristesse, étaient rendus aussi les derniers devoirs à une femme éminente enlevée en quelques jours à l'affection de cœurs élevés et difficiles qui sentent plus encore aujourd'hui, avec une peine profonde, le prix de l'amitié d'élite qu'ils ont perdue. S'il fallait ne se servir que d'un mot, d'un seul, pour personifier la comtesse de Loynes, c'est *le charme* qu'il faudrait dire. Ce mot de charme, si prodigué qu'il en est devenu banal et qu'on n'ose même plus l'appliquer aux êtres rares et doués d'irrésistible sympathie, semblait fait exprès pour cette dame, d'une séduction si délicate et fine, ennoblie de bonté. Charmante elle était par l'expression attentive de ses beaux yeux, la caresse de son sourire d'où n'était point exclue la mélancolie, toute la grâce élégante et simple, comme voilée et étouffée, de sa personne infatigable à s'oublier



La comtesse de Loynes. — Phot. Joliet.

pour plaire avec le génie du tact. Son salon fut pendant près de vingt ans le terrain cultivé, de la plus aimable entente, où toutes les célébrités, diverses et choisies, prenaient plaisir à se rencontrer. Elle était l'âme discrète et effacée de ces cénacles qu'elle présidait par le silence en mettant l'art le plus affable à faire briller les autres, tous ensemble et séparément. Nulle mieux qu'elle n'eut le don d'attirer des confiances et de les garder, ne sut donner tout bas, sans en avoir l'air et comme en se jouant, du bout de l'éventail, le sage et précieux conseil de la cordialité féminine. Sa carrière fut celle d'une remarquable Egérie littéraire dont chacun, pendant qu'il en subissait le sortilège, se croyait le seul Pompilius. Aussi, plus d'un — parmi ceux-là mêmes qui l'avaient connue et aimée et que les circonstances, les circuits de la vie avaient depuis plusieurs années éloignés d'elle — ne put, le dernier jour où elle recevait encore, dans le salon des Champs-Élysées où il croyait la voir comme à l'ordinaire, assise, frileuse, au coin du feu, dans ses châles, ses belles soies du second Empire et disant, la main tendue avec une cérémonieuse et exquise grâce : « Bonjour, monsieur mon ami ! »

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



M. Archimbaud présente son ordre d'appel à l'entrée du quartier.

L'EX-DÉPUTÉ ARCHIMBAUD

A LA CASERNE

C'en est fait ! M. Archimbaud, l'ex-député de l'arrondissement de Die (Drôme), est soldat.

On connaît son cas; au sujet duquel, dernièrement, quelque bruit fut mené dans la presse et dans le Landerneau parlementaire; il reposait sur cette question préjudicielle, nette en apparence, problématique en réalité : oui ou non, M. Archimbaud avait-il la qualité de pasteur protestant ? S'il l'avait, il se trouvait en règle avec la loi militaire, ayant fait une année de service, au titre d'étudiant ecclésiastique ; s'il ne l'avait pas, il devait à la patrie le complément du service total, et par conséquent était inéligible à la députation. Or, c'est pour la négative que la Chambre s'est prononcée. Après avoir, pendant la session extraordinaire de 1907, laissé le député de Die respirer délicieusement l'air capiteux du Palais-Bourbon et jouir tranquillement des avantages certains de son mandat précaire — y compris l'indemnité touchée au taux de ces odieux « quinze mille francs » qu'il réproouve — elle ne lui a pas permis d'inaugurer la session ordinaire de 1908.

Invalide, mais non point invalide, M. Archimbaud reçut de Montélimar, pour ses étrennes, une surprise à laquelle il eût assurément préféré une boîte de ce nougat tant renommé. C'était un ordre d'appel du bureau de recrutement, lui enjoignant d'avoir à « se présenter, le 17 janvier, avant midi, au 140^e de ligne, à Grenoble, pour accomplir une année complémentaire, par application de l'article 24 de la loi du 15 juillet 1889 ». L'ordre, on le voit, était précis et péremptoire. S'appropriant aussitôt une formule de circonstance, chère à M. Scribe en ses livrets d'opéra, le jeune soldat malgré lui murmura : « Je ne puis m'y soustraire ! »

Le 17 janvier au matin, il était donc à Grenoble, prêt à remplir son devoir. Dire que son arrivée avait révolutionné l'ancienne capitale du Dauphiné serait peut-être user d'hyperbole. En dépit de leur indéfectible fidélité, ses électeurs s'étaient abstenus de lui faire cortège, sans doute afin d'éviter quelque désobligeante allusion à la conduite proverbiale ; n'est-il pas, d'ailleurs, des conjonctures où les personnages de marque aiment à se couvrir du voile de l'incognito ? Cependant, le plus discret effacement n'avait pas empêché la nouvelle de s'ébruiter, et, à peine l'ex-député était-il débarqué qu'un photographe diligent et tenace s'attachait à ses pas. Ce photographe, dépêché par *L'Illustration*, avait conscience de l'importance de sa mission : il savait quel intérêt offraient pour les contemporains et pour l'histoire la physionomie, l'attitude, le geste d'un homme devenu presque instantanément célèbre, dût cette célébrité être éphémère ; d'un législateur qui, accusé d'avoir essayé de tourner la loi, allait montrer comment on s'y soumet. Celui-ci, apparemment, exempt de toute fausse modestie, ne différait pas d'avis sur ce point ; car, loin de fuir l'objectif, il se plut à faciliter la tâche de notre envoyé en se

prêtant de la meilleure grâce du monde aux diverses poses sollicitées de son bon vouloir. Et ainsi, nous avons deux documents particulièrement suggestifs, entre plusieurs autres : 1^o M. Archimbaud, encore en civil, à midi moins cinq, montre en main, se disposant à franchir avec une ponctualité exemplaire le seuil de la caserne ; 2^o le soldat de 2^e classe Archimbaud, définitivement incorporé à la 5^e compagnie du 140^e, en tenue, l'allure correcte et martiale (il n'est pas un « bleu », morbleu ! puisqu'il a déjà servi un an dans l'armée). Avant, pendant et après sa métamorphose, il a témoigné par un constant sourire qu'il en prenait son parti philosophiquement et de bonne humeur. Dans des interviews subies non moins complaisamment que l'objectif, comme dans la proclamation belliqueuse adressée de Valence, le 16 janvier, à ses électeurs, il a déclaré qu'il serait un « soldat joyeux et discipliné ». Il nourrit, d'ailleurs, l'espoir d'une libération prochaine, ayant invoqué, comme motif de dispense légale, la présence de son frère sous les drapeaux.

Allons, tout est bien qui finit bien. Pourrait-on mieux conclure que par ce dicton, titre d'une pièce



Après le passage au magasin d'habillement : le bleu Archimbaud fait le récit de sa campagne électorale.



A la porte de la caserne : le soldat Archimbaud en bourgeron.

de Shakespeare, — quoique les mésaventures électorales et les vicissitudes militaires de M. Archimbaud n'aient, en somme, rien de shakespearien, au sens où l'on emploie communément ce mot ?

EDMOND FRANK.

LA COUR DES LIONS A L'ALHAMBRA

(Voir notre gravure de double page.)

L'Alhambra de Grenade n'est plus à décrire ; mais on ne saurait se lasser d'admirer la magnificence architecturale de l'ancien palais des rois maures, qui, après plus de cinq siècles, demeure le type le plus complet d'un art incomparable. Parmi toutes ses merveilles, où l'ingénieuse élégance des constructions, la fantaisie capricieuse des arabesques, la richesse de l'ornementation concourent à une parfaite harmonie, on ne manque jamais de citer la fameuse « cour des Lions ». Ainsi nommée à cause des douze lions en marbre noir soutenant la grande vasque de la fontaine centrale, elle mesure 28 mètres de long sur 16 mètres de large ; elle est dallée de marbre blanc entourée d'une galerie supportée par cent vingt-quatre colonnes, et se pare d'une légère dentelle de stuc ajouré aux tons d'ivoire.

Nul décor ne se prête mieux aux jeux de la lumière, et le soleil d'Espagne, à l'heure propice, ne laisse pas de le mettre en valeur. Mais combien l'effet est plus magique encore, si ce décor apparaît baigné dans la pâle clarté de la lune, épandant son voile bleuâtre sur les blancheurs marmoréennes ! Alors, il s'en dégage une impression de poésie et de rêve si intense, qu'il est impossible de ne la point éprouver, même devant la seule image d'une telle féerie, comme l'atteste la très curieuse et très belle épreuve photographique dont nous donnons la reproduction.



Dame Marthe.



Faust.



Marguerite.



Méphistophélès.



Une danseuse.

ANCIENS COSTUMES DE FAUST. — Photographies Boyer et Bert.

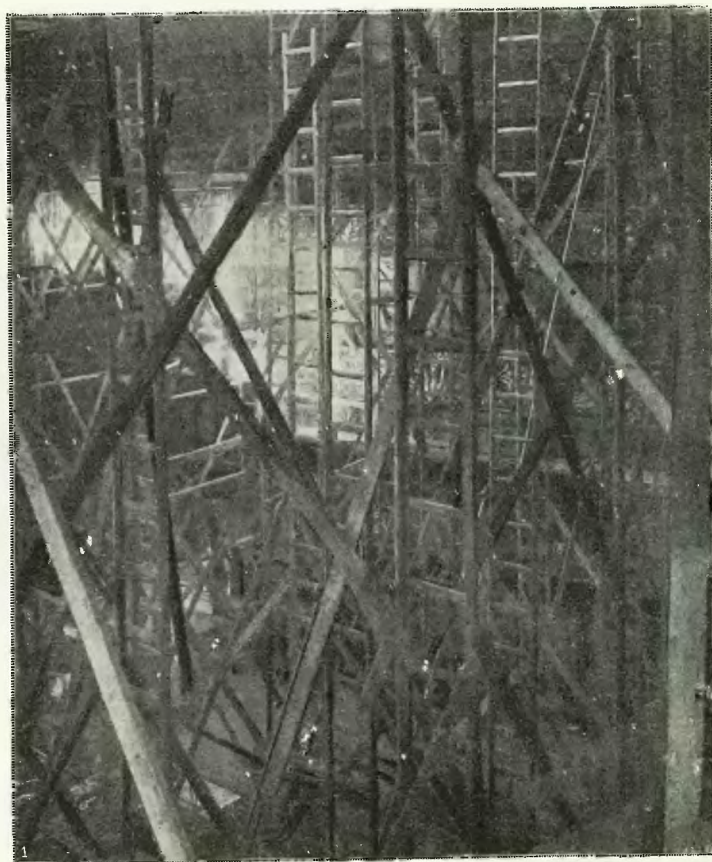


Le nettoyage du plafond de Lenepveu.

LA RÉOUVERTURE DE L'OPÉRA

Nous voici à la veille de la réouverture de l'Opéra. Depuis bientôt un mois, sur la place la plus vivante de Paris, l'immense palais semblait abandonné. Les grilles des grandes portes ne tournaient plus sur leurs gonds pour laisser passer une foule élégante ; la façade restait obstinément sombre.

L'activité la plus grande n'en régnait pas moins à l'intérieur de l'Opéra depuis le 1^{er} janvier. Sitôt après la cérémonie de la remise des pouvoirs, les nouveaux directeurs avaient immédiatement livré la salle aux ouvriers. En quelques jours, elle fut métamorphosée. Les fauteuils furent enlevés, les soieries et les velours

4^{mes} loges.3^{mes} loges2^{mes} loges.1^{res} loges.

Baignoires.

Orchestre.

La salle de l'Opéra, pendant les travaux de réfection, vue de la 3^e loge entre colonnes n° 27.



Dame Marthe.



Faust.



Marguerite.



Méphistophélès.



Une danseuse.

LES NOUVEAUX COSTUMES DE FAUST. — Dessins de M. Pinchon.



ACTE DEUXIÈME. — Ancien décor de la Kermesse, par MM. Desplechin et Lavastre.

des tentures arrachés et, sur le plancher des fauteuils d'orchestre, mis à nu, un échafaudage énorme, emplissant toute la salle, fut élevé. Partout des ouvriers s'installèrent. Tout en haut, des décorateurs nettoyaient le magnifique plafond de Lenepveu, lavèrent les ors des moulures. Les peintres, d'autre part, avivaient les tons ternis des murs des couloirs, tandis que les électriciens changeaient les lampes de tous les lustres.

En même temps le plancher de l'orchestre était défoncé et reconstruit 50 centimètres plus bas.

Ce fut, les premiers jours, un désordre inimaginable. Un spectateur placé dans une loge élevée aurait été bien surpris de voir ce qu'était devenue cette vaste et belle salle.

Mais peu à peu les échafaudages disparurent et l'on



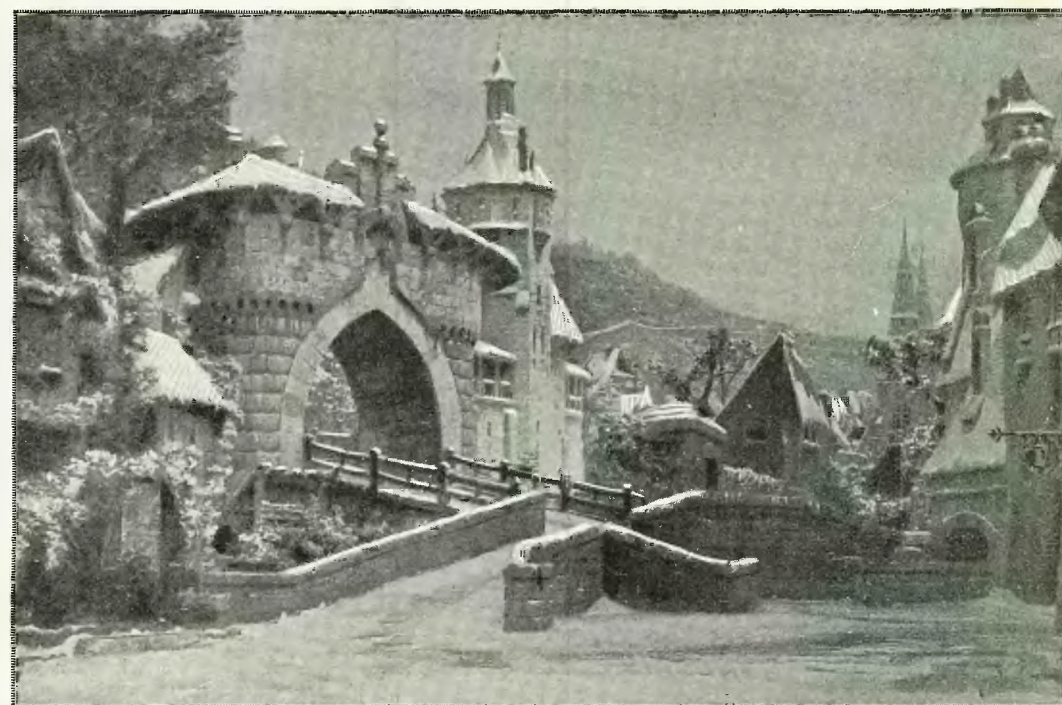
ACTE DEUXIÈME. — Nouveau décor de la Kermesse, par M. Amable.



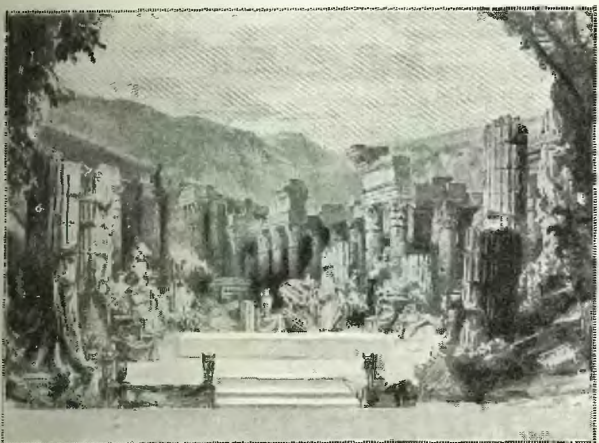
ACTE QUATRIÈME. — Ancien décor du Retour des soldats, par MM. Rubé et Chaperon.

s'occupa du théâtre proprement dit, MM. Messager et Broussan faisant répéter les artistes et les chœurs, M. Lagarde s'occupant spécialement de la décoration. Sur le plateau si vaste on « planta » les onze nouveaux décors de *Faust*. Et, pendant de longues heures, ce fut la recherche de « l'effet » avec MM. Jambon, Amable, Carpatat, Ronsin et Rochette qui ont brossé les onze tableaux de cet opéra remonté à neuf.

Des changements sont apportés, en effet, dans toute la



ACTE QUATRIÈME. — Nouveau décor du Retour des soldats, par M. Jambon.



ACTE CINQUIÈME. — Ancien décor du ballet de la Nuit du Valpurgis, par MM. Desplechin et Lavastre.

mise en scène. Le ballet, qui était autrefois dansé dans un décor représentant un palais, sera dansé maintenant devant la porte du palais ; M. Staats indique longuement aux quadrilles leurs nouvelles places. M. Pinchon, dessinateur des costumes, vient à son tour, suivi de M^{lle} Muelle, les bras chargés de riches étoffes, et vite on procède à un essayage.

De 7 heures du matin à 2 heures dans la nuit il en fut ainsi, depuis près d'un mois. Tout le monde allait, venait, s'occupait derrière les grands murs noirs qui, jalousement, cachaient tant d'activité.



ACTE CINQUIÈME. — Décor du ballet de la Nuit du Valpurgis, par MM. Ronsin et Rochette.

TROIS DES NOUVEAUX DÉCORS DE FAUST, A L'OPÉRA



M. Maurice Barrès en palanquin, aux tombeaux des rois.

PARISIENS EN ÉGYPTE

Peut-être avez-vous vu, sur les murs de Paris, une affiche qui représente un Arabe, debout, dans un burnous blanc, une main formant visière sur ses yeux, comme s'il craignait un éblouissement. Il regarde arriver un beau navire tout blanc que porte une mer bleue. Ce navire est l'*Héliopolis*; la mer, la Méditerranée; l'Arabe, un habitant de l'Égypte. Cette image nous apprend que désormais la terre des Ptolémées se trouve à trois jours de Marseille.

Pour sa première traversée, l'*Héliopolis* comptait parmi ses passagers un groupe d'hommes de lettres et de journalistes, invités à inaugurer le nouveau service rapide et la ville — encore en construction aux environs du Caire — qui s'appellera également Héliopolis. Ces Parisiens, qui se connaissaient pour la plupart, semblaient partir en caravane; c'est la formation la plus commode pour voir un peu de désert. Il y avait des confrères notoires ou illustres, et un écrivain qui allait promener son immortalité au pays des ruines et de la mort. MM. Maurice Barrès, Paul Adam, Pierre Baudin, Pierre Lafitte, Jules Huret, Gustave Téry, Maurice Muret, Parsons, Verdier, Casella

— si j'en oublie, qu'ils m'excusent — formaient, avec un lot sympathique de journalistes marseillais et une puissante délégation de publicistes belges, un contingent sérieux, quoique gai, de passagers avides d'impressions nouvelles. Chacun se promettait, de ce voyage, beaucoup d'agrément et de durables souvenirs. Les Marseillais avaient emporté leurs armes, comme s'ils allaient chasser en Camargue. Je me hâte d'ajouter qu'ils ne sont pas revenus bredouilles. L'un d'eux a tué, un soir, aux environs d'Assouan, un chien sauvage, je veux dire vagabond. Mais c'est la faute du drogman qui avait crié, dans la nuit : « Chacal à gauche ! »

**

Les trois jours de navigation ont passé comme par enchantement. Notre vie à bord était réglée par les sonneries d'un piston qui modifiait ses variations selon les actes ou les moments importants de la journée : le soliste parcourait les ponts — *upper-deck* et *promenade-deck* — pour nous annoncer le réveil, le breakfast, le lunch, le « passage » du smoking et le dîner. Ces appels de clairon faisaient notre joie. On se serait cru à la caserne de Thélème. A minuit, sans tambour ni trompette, se produisait l'extinction des feux au salon-bar. Moment pénible pour les joueurs de bridge et de poker. Il y avait là d'aimables Levantines et Levantins, virtuoses des sans-atout et des relances hardies, qui se séparaient à regret des cartes.

Nous vivions sur l'eau des jours calmes et sans secousses, lorsqu'un matin notre distingué confrère Gustave Téry nous prévint qu'il fallait collaborer à un journal qui s'imprimerait à bord. Il y avait une imprimerie et un typographe. Je ne sais qui avait eu l'idée d'utiliser l'une et l'autre afin de composer une espèce d'album et de laisser ainsi un souvenir de notre traversée. Cette nouvelle n'altéra pas notre commune sérénité, les « ténors » de la troupe s'exécutèrent sans cérémonie et les autres à « la bonne franquette ». L'album ne vivra pas autant que les pyramides, j'imagine. Il renferme cependant d'agréables propos. M. Maurice Barrès affirme : « Les vieux rois innombrables d'Égypte n'ont vaincu les peuples et dressé de si hauts monuments éternels que pour amuser l'imagination de quelques écoliers jeunes et vieux, et comme disait Erasme : *ut pueris placeant* ». Les pharaons s'amuseaient. Les académiciens aussi, à ce qu'il paraît. Ainsi les Ramsès et les Ptolémées préparaient de belles ruines pour les passagers de l'*Héliopolis*. Pangloss, s'il avait été du voyage, aurait loué une fois

de plus les desseins d'une douce Providence et célébré la perfection des causes finales. M. Paul Adam s'exalte, grisé par la puissance de nos turbines et le souvenir de Prométhée : « C'est le monde et son passé que l'*Héliopolis* contient dans ses amples flancs. S'il arbore ce nom, c'est qu'il est lui-même le produit du soleil, la cité navigante née tout entière du feu de Prométhée, qu'entretennent les héros noirs de la chaufferie haletant au fond d'abîmes de fer. » M. Pierre Baudin philosophe : « Son nom (Héliopolis) évoque la splendeur spirituelle de la cité élue par le dieu égyptien pour conduire Platon aux degrés supérieurs de la sagesse. » La poésie a eu sa part. Les Belges ont gravi le Parnasse, le sourire aux lèvres.

Comme un vol de canards hors du papier natal,
Fatigués d'esquinter des plumes par centaines
Lignards du Fait-Divers mêlés aux capitaines,
Partaient éblouis d'un rêve pyramidal.

Ils allaient voir, épris de l'Accord cordial,
Ce que fait l'Anglo-Belge en ces terres lointaines
Et les vents inclinaient du « Sans-fil » les antennes
Vers les bords délaissés du monde occidental.

Un autre de nos confrères de Bruxelles a trouvé le remède contre le mal de mer :

Il n'est rien de mieux qu'un vaisseau
Pour endormir les cœurs des hommes.

**

Notre expédition d'Égypte s'ornait de la présence de charmantes Parisiennes, M^{mes} Paul Adam, Pierre Lafitte, Jules Huret, Pierre Baudin, accompagnaient leurs maris. La société des femmes tempère toujours la gravité et aussi — ayons le courage de le dire — la vulgarité des réunions d'hommes. Elle y met je ne sais quelle fleur d'élégance et de courtoisie. Elle entretient une émulation dans la politesse masculine, à égale distance de la réserve cérémonieuse et de la galanterie. Ajoutez que, grâce à cette société, l'hospitalité reçue en terre

étrangère s'enrichit de prévenances, d'attentions dont toute la caravane profite. Au Caire, des pachas se sont faits nos amphitryons et nos cicerones avec une délicatesse fastueuse. La Française, la Parisienne, c'est le plus efficace talisman du touriste.

Rien de plus amusant que les excursions à âne dans le désert. Ces parties de Robinson au pied des pyramides, dans la solitude de Sakhara, ou les environs de Louqsor, resteront parmi nos joyeux souvenirs. Au milieu des éclats de rires des cavaliers et des amazones, des cris gutturaux des âniers qui suivent essouffés le galop des bourriquets au pied sûr, la « chevauchée » dans le sable a la physionomie d'une escapade d'écoliers en liesse.

Le jour de notre visite aux tombeaux des rois, à Bibau-el-Moulouk, le cortège est devenu une procession grave. Je me rappellerai toujours la montée, au sortir de la tombe de Seti, visitée autrefois par Théophile Gautier, vers le temple de Deir-el-Bahri. Nous avions dû mettre pied à terre et laisser nos montures. Le sentier sablonneux dans un terrain calciné et brûlant s'élevait rapidement. Deux palanquins suivaient lentement. Dans le premier, M. Maurice Barrès, porté par six gaillards solides, aux hanches lourdes, avait pris la posture des dieux égyptiens, grave, la main sur les genoux, on eût dit, avec son profil sec et pointu, le dieu Anubis coiffé d'un feutre mou. Le second palanquin portait M^{me} Pierre Baudin, qui mangeait des oranges. Une mélodie monotone et bien rythmée scandait le pas pesant des porteurs qui répondaient en mesure à l'espèce de litanies psalmodiques par leur chef qui marchait libre à leurs côtés.

Nul doute que M. Maurice Barrès et M. Paul Adam n'aient cueilli en Égypte la matière d'un livre. J'ai surpris plus d'une fois M. Paul Adam devant des murailles couvertes d'hieroglyphes, prenant des notes et des croquis. Que vont devenir, sous sa plume puissante, les mystères, les arcanes des dynasties défunctes ! M. Maurice Barrès porte avec lui, dans ses voyages, un cahier d'écolier, plié en deux. Au hasard des rencontres, il inscrit ses impressions, sans obéir à un plan fixé d'avance. Sa moisson faite, il relira, à son retour, ces pages griffonnées au stylographe, et l'ouvrage sortira, pour ainsi dire, tout seul de ces brouillons rapides où sa sensibilité s'est exprimée toute vive. Souvent je l'ai surpris sur la terrasse de l'hôtel de Louqsor, assistant, émerveillé, à cet incendie que le soleil couchant allume tous les soirs à l'horizon, et dont les flammes sanglantes empourprent le cours majestueux du Nil. Il a pris, en Égypte, des « couleurs » splendides que nous retrouverons bientôt, j'espère, dans une nouvelle ou un roman qui rappellera les tableaux inoubliables que lui inspirèrent et Tolède et Grenade.

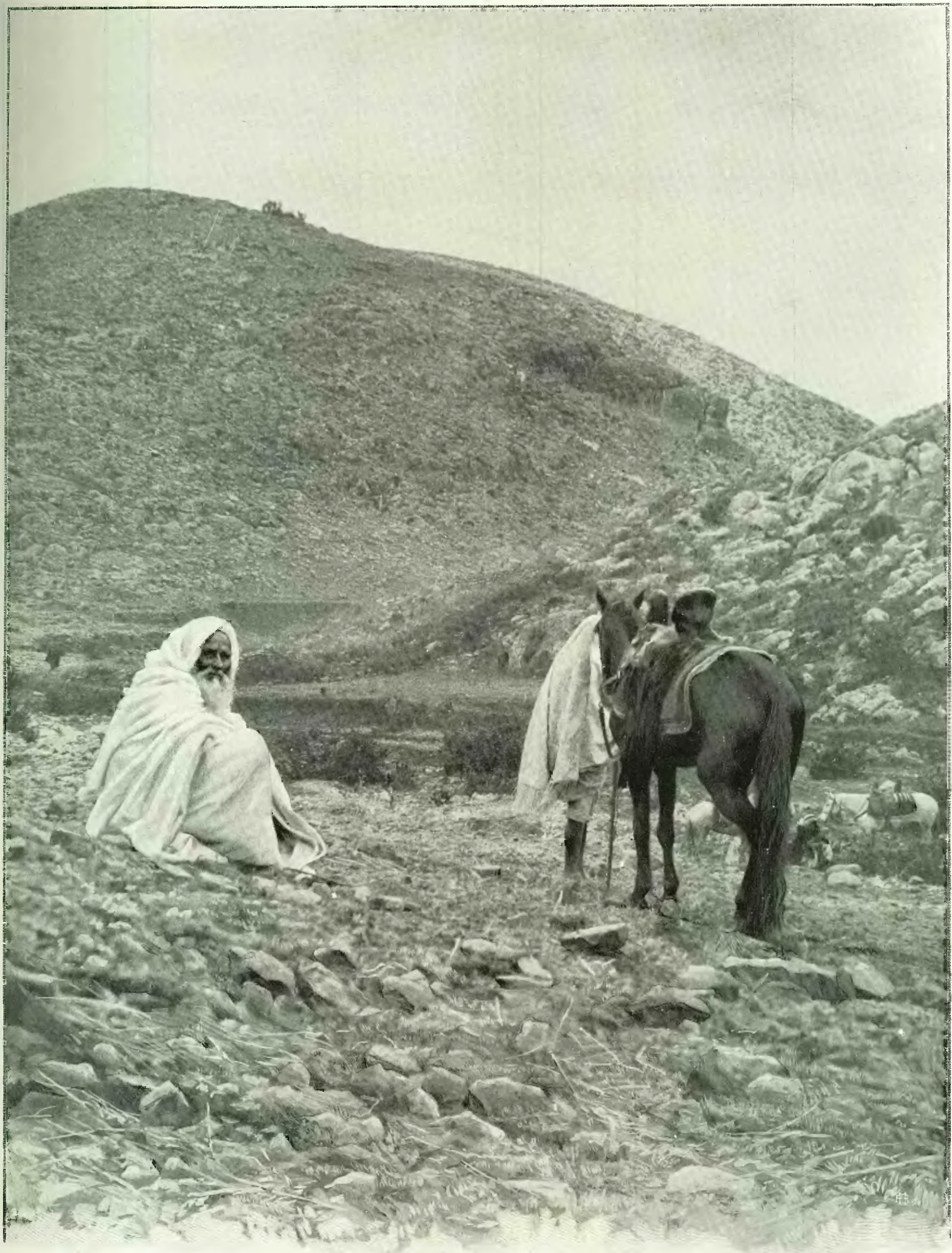
JOSEPH GALTIER.



M. Paul Adam relevant des inscriptions hiéroglyphiques.



M. Maurice Barrès devant le Nil, à Louqsor.



LA CAPTURE DU MARABOUT SI-MOKHTAR-BOUTCHICH

Dans les gorges d'Aghbal, le marabout, descendu de cheval, attend l'audience du général Lyautey.

Photographie du capitaine Paul Azan.

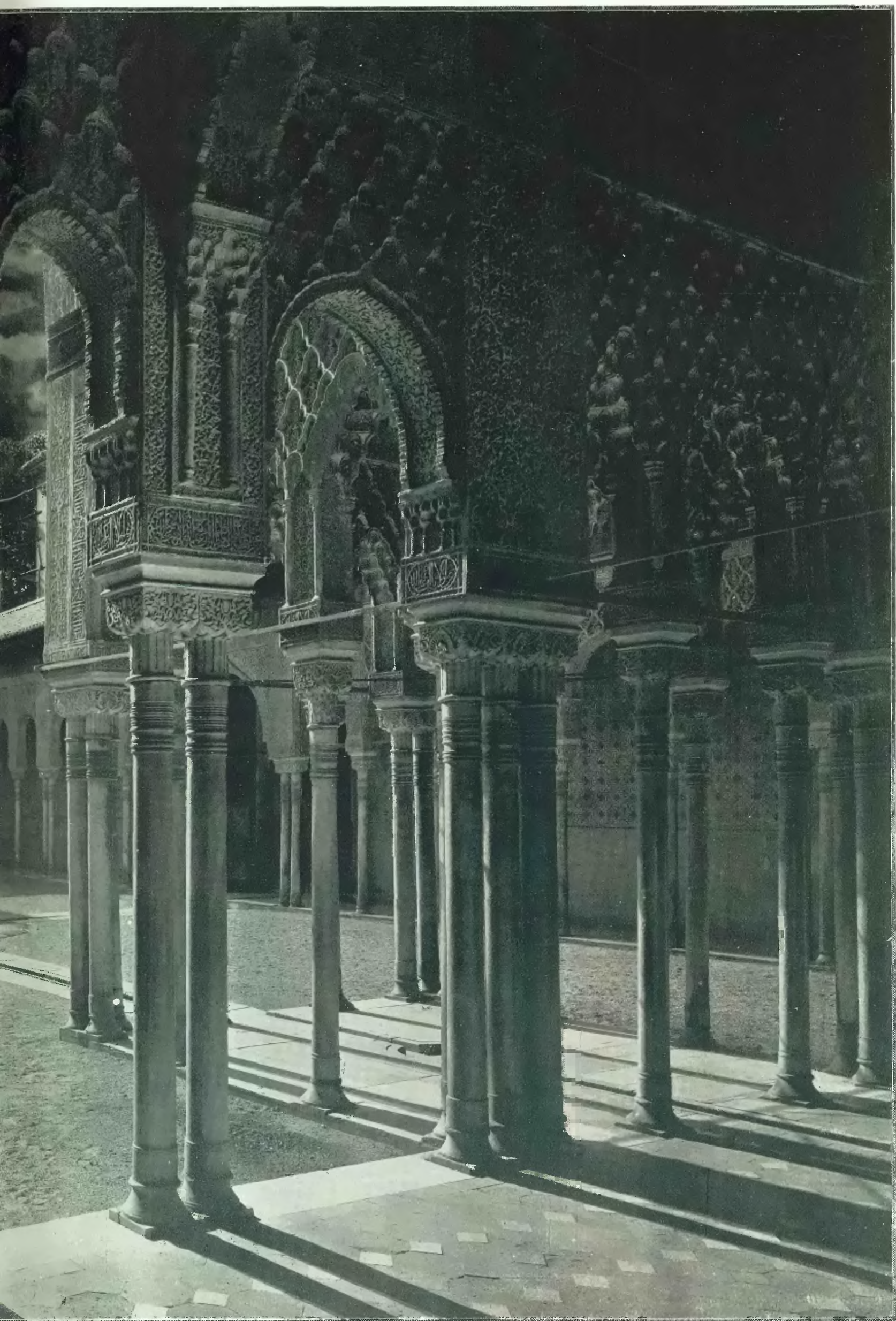
Le 31 décembre, la colonne Félineau, opérant dans le massif des Beni-Snassen, a fait une capture qui devait avoir, pour la pacification de la région, une influence considérable : celle du marabout Si-Mokhtar-Boutchich, l'un de nos adversaires les plus fanatiques, le promoteur véritable du mouvement antifrçais.

Parties le matin de Taghirt, les troupes du colonel Félineau s'étaient divisées en trois colonnes marchant : celle de droite par Oued el Hammam et Zahazaha, celle du centre par le ravin de Tazaghiret, celle de gauche vers Beni-Yihiah et Nedjara. Celle-ci, en cours de

route, apprit que le marabout, réfugié à Nedjara, songeait à s'échapper par le col de Foughal. Le lieutenant Lapostolle, avec ses goumiers, se porta vers Nedjara. A la nuit, il se rendit avec cinq hommes à la demeure de Boutchich. Bou-Hamidi, caïd des Beni-bou-Saïd, les accompagnait et conseilla au marabout de se soumettre. Si-Mokhtar-Boutchich écouta cet avis, fit sa reddition et suivit la colonne. On le conduisit au général Lyautey, dans les gorges au sud d'Aghbal. C'est là que fut prise la photographie ci-dessus, au moment où le marabout attend une audience du général, accroupi, très calme, résigné à l'inévitable : « C'était écrit »



LA COUR DES LIONS A L'ALHAMBRA



RA DE GRENADE (EFFET DE LUNE)

Photographie Anderson.



Le départ de Sartrouville (16 janvier, 10 h. matin).

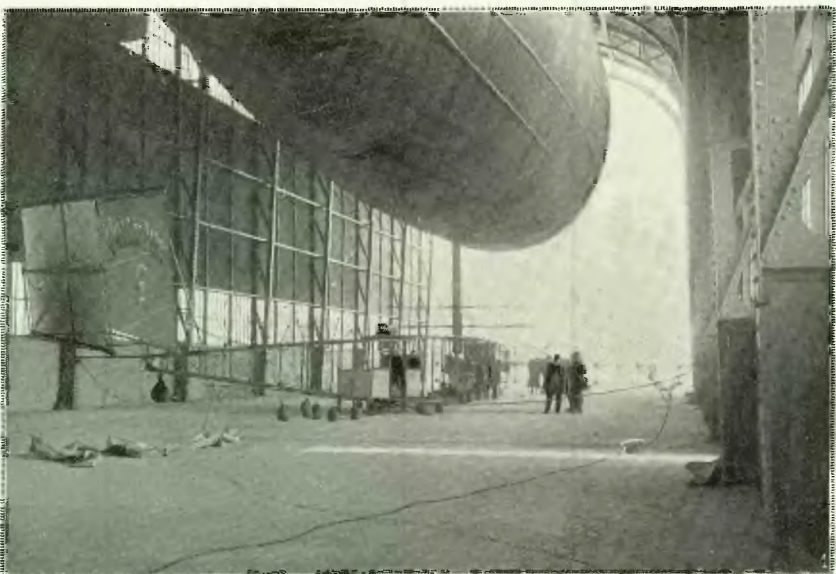


Le dirigeable passant au-dessus de Montmirail (1 h. 15).



Le commandant Bontiaux.

Le général Andry. M. Kapferer.

M. Kapferer, pilote du *Ville-de-Paris*, donne des explications au général Andry, gouverneur de Verdun (17 janvier).A Verdun : le *Ville-de-Paris* au repos

La faction autour du hangar.

LE DIRIGEABLE « VILLE-DE-PARIS » A VERDUN

Voir l'article, page 70.

LE PROBLÈME DU DIAMANT

L'AFFAIRE WERNHER-LEMOINE

Les expertises en peinture ou en écriture, malgré l'autorité de ceux à qui on les confie, présentent des garanties relatives; l'expertise d'un diamant donne une certitude. Le flair du joaillier joue un rôle secondaire; des principes de physique et de chimie parfaitement établis permettent d'identifier la pierre en vérifiant une série de propriétés caractéristiques se contrôlant les unes par les autres: dureté, densité, indice de réfraction, résistance aux acides et, surtout, combustibilité. Nous saurons donc bientôt à quoi nous en tenir, sans conteste possible, sur la valeur des diamants que sir Julius Wernher prétend lui avoir été remis par M. Lemoine.



Bloc de fonte couvert de graphite (réduit de moitié).

Cela ne nous apprendra rien sur cette fameuse affaire du diamant dont nous rappelons les grandes lignes. M. Lemoine affirme avoir trouvé un moyen de fabriquer du diamant. M. Wernher, gouverneur à vie de la société des mines de diamants de la De Beers, qui n'est pas précisément un gogo, assiste à une expérience. Il est convaincu, et s'associe avec l'inventeur. Puis, subitement, le gouverneur de la De Beers croit avoir été trompé et, sur sa simple affirmation, on arrête M. Lemoine.

Si les diamants expertisés sont reconnus vrais, M. Wernher pourra toujours « affirmer » qu'ils sont sortis du creuset de M. Lemoine grâce, non pas à une réaction chimique, mais à un tour de prestidigitation. Si les diamants sont faux, M. Lemoine sera en droit de prétendre qu'ils ont été substitués aux siens. Nous ne connaissons la vérité que le jour où, devant une commission présentant les garanties nécessaires de compétence et d'honorabilité, M. Lemoine aura expérimenté le procédé dont il est assez naturel qu'il refuse de confier le secret à un expert, quelque intègre et quelque diplômé qu'il puisse être.

Nous ne nous attarderons donc point à discuter des faits accessoires plus ou moins exactement rapportés et qui ne permettent guère à un esprit impartial d'orienter son opinion. La plupart des personnes qui gravitent autour de M. Lemoine sont, à notre connaissance, d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon; plusieurs possèdent



Diamant de Kimberley (octaèdre) dans « terre bleue ».

avec l'expérience des affaires la prudence, sinon la réserve défiante que cette expérience comporte. Mais elles paraissent, en général, peu familiarisées avec les mystères élémentaires de la chimie. On ne saurait faire état de leur opinion sur les expériences auxquelles elles assistèrent et que, de très bonne foi, elles sont capables de rapporter inexactement.

D'autre part, à côté de spécialistes, en apparence autorisés, qui émettent à jet continu des appréciations parfois originales, mais singulièrement « hasardées », dirons-nous par courtoisie, les vrais savants montrent une défiance peut-être excessive. Il est naturel qu'ils n'abordent point la question de fait; mais, tout en proclamant la possibilité scientifique de fabriquer du diamant, ils semblent *a priori* déconcertés par l'hypothèse qu'un homme, non préparé par ses travaux antérieurs, ait pu, même partiellement, résoudre le problème.

Pour examiner cette question qui passionne Paris et Londres, sans compter d'autres parties du globe, nous nous cantonnerons strictement sur le domaine des possibilités scientifiques, et nous nous efforcerons d'être assez clairs pour faire comprendre à tous nos lecteurs comment on pourrait fabriquer du diamant.

Il en ressortira que, rigoureusement, M. Lemoine a pu trouver un moyen simple d'obtenir le résultat vainement cherché par de grands chimistes.

Mais, en examinant ce qu'il semble permis de retenir parmi les circonstances relatives aux expériences de M. Lemoine, nous serons amené à conclure que son cas nous laisse plutôt sceptique.

LE CARBONE ET LE DIAMANT

Tout le monde connaît la célèbre expérience de Dumas: si l'on chauffe fortement un diamant dans une atmosphère d'oxygène, le diamant brûle en laissant des cendres infinitésimales, et l'oxygène se transforme en acide carbonique. C'est la preuve absolue que le diamant est du carbone pur cristallisé et qu'il y a identité de matière chimique entre lui et les diverses variétés de carbone, houille, anthracite, graphite, charbon de sucre, etc. La transformation du charbon vulgaire en diamant représente donc un problème éminemment scientifique, ne ressemblant en rien à la transmutation des métaux rêvée par les alchimistes: il s'agit de fondre ou de dissoudre ce charbon et de le faire cristalliser.

Malheureusement, le carbone possède deux propriétés gênantes. Il est infusible: soumis à une température suffisante, il passe directement de l'état solide à l'état gazeux. Plusieurs corps, le bore, l'arsenic, l'iode, présentent la même particularité. D'autre part, jusqu'ici, on ne lui connaît guère d'autre dissolvant que les métaux en fusion et les carbures métalliques.

Le fer en fusion dissout normalement environ 5 %, et davantage quand la température augmente. Il en absorbe une certaine quantité avec laquelle il se combine, puis, en refroidissant, il restitue l'excès, comme de l'eau chaude fortement salée laisse se déposer, en refroidissant, des cristaux de sel. Cet excès de carbone s'éparpille dans le fer sous la forme de petites paillettes noires et brillantes qui sont du carbone cristallisé, nommé graphite. Ce graphite représente, par rapport au diamant, la forme inférieure du carbone cristallisé.

LES TRAVAUX DE MOISSAN

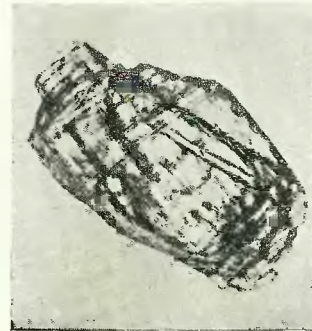
Déconcertés par ces caprices du carbone qui ne laissent guère entrevoir le mode opératoire susceptible de l'obliger à cristalliser sous forme de diamant, peu de chimistes osèrent s'attaquer au problème. Quelques-uns essayèrent, sans le moindre succès, d'isoler le carbone d'une de ses combinaisons et de le faire cristalliser du même coup. Moissan lui-même entra d'abord dans cette voie en cherchant à utiliser les propriétés du fluor. Après une série d'insuccès, il abandonna les formules de laboratoire pour raisonner sur une formule de la nature.

Il avait été frappé par la structure caractéristique que présentent les gisements diamantifères du Cap, à nuls autres pareils. Presque à la surface du sol apparaissent des



En haut: octaèdre; grosseur réelle: 1/10 millim.

En bas: bort; grosseur réelle: 3/10 millim.



Forme irrégulière;

grosseur réelle: 7/10 millim.

Grossissements photographiques de diamants fabriqués par Moissan.

taches mesurant en moyenne 200 à 300 mètres de diamètre formées par des cheminées ou puits d'une terre spéciale, dite *terre bleue*, renfermant du diamant en proportion relativement considérable. Cette terre bleue est une brèche (conglomérat à arêtes angulaires) d'une roche spéciale, la kymberlite, riche en péridot et en grenat, ainsi qu'en nombreux dérivés du fer. L'origine ignée de cette roche indique que le diamant du Cap fut produit à haute température; la forme des puits et divers détails que nous passons attester une pression énorme qui lança des grandes profondeurs ces boudins de terre diamantifère, les faisant pénétrer comme des vrilles à travers la croûte superficielle.

Autre détail curieux: dès qu'on a ramassé un diamant, à Kimberley, on le plonge



Deux des diamants de M. Lemoine, communiqués par lord Armstrong.

Phot. Topical.



Macé (diamant plat). Hexoctaèdre à faces et arêtes courbes. Diamant noir octaèdre. Diamant jaune octaèdre. Carbonado de Bahia (Brésil). Bort, ou diamant blanc opaque
Diamants de la galerie de minéralogie du Muséum, grosseur naturelle : tous, sauf le carbonado de Bahia, proviennent des mines de Kimberley.

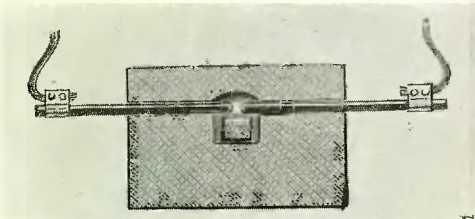
dans l'huile ; exposé subitement à l'air extérieur, il éclate. Ce phénomène est spécial aux mines du Cap. Nouvelle preuve de la pression, concluait Moissan : il reste des traces d'air imperceptibles entre les plans de clivage ; si cet air subit une dilatation trop brusque, la pierre éclate, comme éclate, au sortir de l'Océan, un poisson ramené des grandes profondeurs.

Enfin, la présence de particules microscopiques de graphite et de diamant dans certaines météorites apparaissait encore comme une preuve de la cristallisation du carbone sous forte pression et en présence du fer.

Moissan savait très bien que la nature opère autrement que les chimistes. Mais, en l'absence d'autre base, il essaya de fabriquer du diamant en se rapprochant, dans la mesure permise par les procédés de laboratoire, des conditions qui lui semblaient avoir présidé à la cristallisation du carbone dans les mines du Cap et dans les météorites.

J'ai décrit son procédé ici même au moment où il le révéla au public (numéro du 18 février 1893). Il me paraît nécessaire d'en rappeler le mode opératoire.

Remarquons d'abord que le four électrique est un appareil très simple. C'est une sorte de boîte formée de deux blocs en carbonate de chaux (pierre infusible) s'adaptant l'un sur l'autre et évidés intérieurement. Au centre du bloc inférieur un trou sert de logement au creuset. Le bloc supérieur est un simple couvercle. Des deux côtés, sur la paroi des blocs, est ménagée une ouverture où passent deux baguettes de charbon ou électrodes reliées



Coupe schématique du four électrique.

extérieurement à une prise de courant électrique. L'arc voltaïque jaillit entre ces deux électrodes au-dessus du creuset. Le four de la Sorbonne, que Moissan utilisa pour tous ses grands travaux, mesure 30 centimètres de longueur sur 20 centimètres de largeur. La hauteur intérieure totale est de 30 centimètres.

Un cylindre de fer doux, bourré de charbon de sucre, est jeté dans un creuset de charbon rempli de fer en fusion porté, au moyen du four électrique, à une température de 3.000 degrés. En présence d'une telle chaleur, le cylindre fond lui-même instantanément et dissout une certaine quantité de carbone. Le creuset est aussitôt sorti du four et jeté dans un seau d'eau. On détermine ainsi la formation d'une croûte de fer solide ; dès que cette couche est au rouge sombre, on retire de l'eau et on laisse le refroidissement s'achever à l'air.

C'est alors que s'élabore la cristallisation du carbone. A mesure que s'abaisse la température de la fonte encore liquide à l'intérieur, cette fonte est obligée de rendre une partie du carbone qu'elle a dissous, et elle le rend d'une façon particulière. Le fer saturé de carbone possède, comme l'eau, la propriété bizarre d'augmenter de volume quand il passe de l'état liquide à l'état solide. La dilatation du noyau en voie de refroidissement étant contrariée par la résistance de la croûte extérieure, il se développe une pression énorme pendant la cristallisation du carbone. C'est là le point capital du procédé.

En sciant le culot et en le traitant par les acides, Moissan obtint des cristaux microscopiques de carbonado (diamant noir), de bort (diamant blanc opaque) et de

diamant. Les plus gros mesuraient environ sept dixièmes de millimètre ; le plus beau, parfaitement limpide et présentant une forme très régulière d'octaèdre, ne dépassait pas un dixième de millimètre.

Défauts du procédé. — La méthode faisait autant d'honneur à l'imagination scientifique qu'à la prodigieuse dextérité d'expérimentateur de Moissan ; elle avait un grave défaut dont le grand chimiste s'était parfaitement rendu compte avant même de l'appliquer.

Ni dans la nature, ni dans les laboratoires, il n'existe d'exemple d'une cristallisation rapide fournissant de gros cristaux.

Or, pour obtenir la pression, il fallait former la croûte empêchant la dilatation de se produire extérieurement ; on devait donc brusquer le refroidissement et, par conséquent, la cristallisation.

Moissan essaya de tourner la difficulté, d'abord en variant les procédés de refroidissement. Fait bizarre, en apparence contradictoire avec le principe que nous venons d'énoncer, il obtint ses plus gros diamants en plongeant le culot dans du plomb fondu : le refroidissement était plus rapide que dans l'eau froide, n'étant pas contrarié par la formation d'une gaine isolante de vapeur d'eau.

D'autre part, il opérait avec des masses minimales : le culot entier pesait environ 200 grammes. La croûte nécessaire pour résister à la pression laissait donc un noyau liquide minuscule dont la solidification s'opérait en quelques minutes, peut-être quelques secondes. Pour obvier à l'inconvénient, des expériences furent tentées avec des bouteilles à mercure, bouteilles de fer du poids de 50 kilos. Le procédé opératoire, extrêmement difficile et dangereux, ne donna aucun résultat. On n'avait rien obtenu également en essayant de fondre le carbone aux petites pressions de 1 et 2 atmosphères.

Le savant ne s'entêta point davantage. Et il ne faudrait pas, ainsi qu'on a tendance à le faire, interpréter cette attitude comme un aveu d'impuissance.

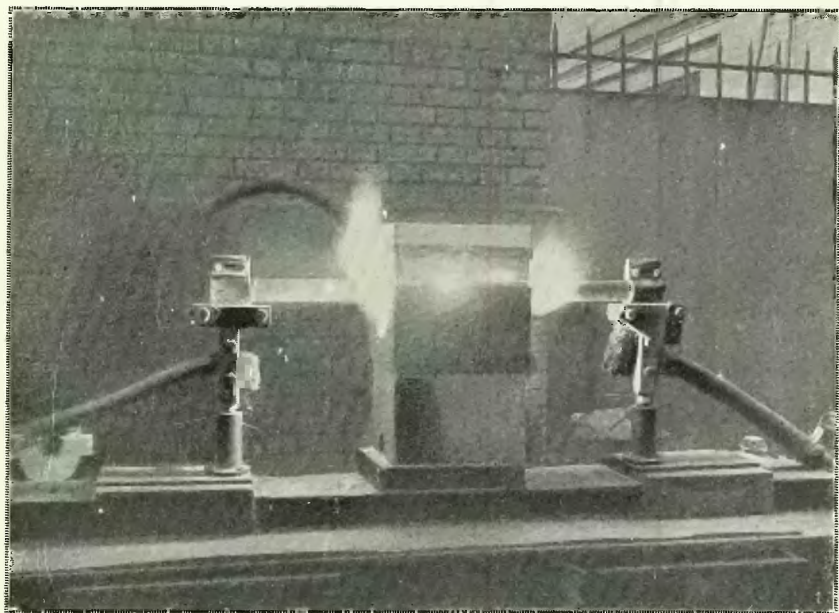
Moissan avait eu une idée, il sentait qu'il lui en fallait une autre et il en attendait le jaillissement spontané en s'occupant de choses variées. Après son admirable série de travaux sur les métaux réfractaires, il avait commencé des études sur le bore, corps peu connu et qui a des propriétés physiques voisines de celles du carbone. Dans notre dernier entretien, quelques semaines avant sa maladie foudroyante, il nous faisait part confidentiellement de cette nouvelle orientation de ses recherches.

COMMENT POURRAIT-ON FAIRE PRATIQUEMENT DU DIAMANT ?

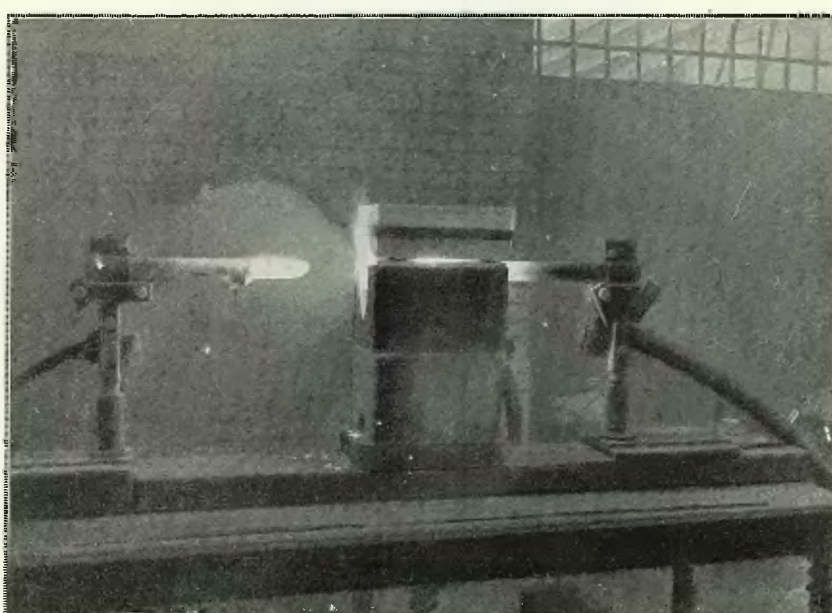
S'il est impossible, à l'heure actuelle — sauf, peut-être, à M. Lemoine — de donner la bonne recette du diamant, quelques observations ajoutées à notre critique du procédé de Moissan achèveront de faire comprendre la *possibilité* de résoudre le problème.

La cristallisation des corps est un phénomène soumis à des influences complexes, souvent difficiles à expliquer. Le même jus de betterave, suivant la manière dont il est traité, fournit du sucre dit cristallisé, du sucre candi, ou du sucre raffiné. Il suffit parfois d'agiter légèrement un vase pour produire instantanément des glaçons ou des cristaux dans l'eau glacée ou saturée de sel qu'il contient. Si, après avoir fondu un morceau de granit, nous laissons refroidir la masse vitreuse qui en résulte, il se reforme des cristaux fort différents des cristaux primitifs. Le spath d'Islande, cristal transparent qui possède la propriété curieuse de la biréfringence, c'est-à-dire à travers lequel un objet est vu en double, est constitué chimiquement par du carbonate de chaux. Le marbre aussi. Mais ces deux corps, d'aspect si disparate, ont cristallisé dans des conditions différentes.

Le corindon est l'un des rares corps dont nous puissions obtenir en petites masses, par simple fusion, des cristaux parfaitement limpides. On a utilisé cette propriété dans



Le four en pleine activité : l'arc voltaïque qui jaillit à l'intérieur du four gicle à l'extérieur.



On vient d'interrompre le courant et l'on a sorti du four une électrode encore incandescente.

Le four électrique de Moissan à la Sorbonne.

l'industrie du rubis artificiel dont la fabrication n'a absolument rien à voir avec celle du diamant.

Le carbone, pour cristalliser à l'état de diamant, a dû avoir besoin, comme les autres gemmes, de rencontrer des conditions très particulières ; on ne s'expliquerait point, sans cela, qu'il se soit offert si rarement ce luxe. La variété de ses aspects et de ses formes cristallines fait ressortir la chose avec une singulière évidence. A côté du diamant proprement dit, nous trouvons le carbonado (diamant noir opaque) et le bort (diamant blanc opaque), spécimens d'une cristallisation imparfaite. Le diamant lui-même se rencontre sous les formes nombreuses que comporte le « système cubique ».

Aussi, sans pouvoir préciser les conditions qui présidèrent à la formation du diamant, on admet que ces conditions ne furent point toujours semblables ; le diamant des météorites ne naquit point comme celui du Cap qui, lui-même, ne cristallisa point exactement dans les mêmes circonstances que celui du Brésil. Tous les minéraux qui accompagnent le diamant dans ses divers gisements témoignent de ces variations. Une seule chose est aujourd'hui peu contestée : le carbone cristallisa à haute température et sous pression. (N'oublions pas que la pression exerça une action aussi importante que la température dans les diverses convulsions du globe.)

Plusieurs savants, dont M. A. Lacroix, professeur de minéralogie au Muséum et membre de l'Institut, pensent, en outre, que cette cristallisation ne fut probablement pas le résultat d'une fusion sèche, et qu'ici, comme en beaucoup d'autres cas, elle fut favorisée par l'intervention d'un agent minéralisateur, probablement la vapeur d'eau.

On appelle *agents minéralisateurs* des matières gazeuses qui, sans se fixer sur aucune des substances qu'elles touchent, les transforment ou les transportent en les changeant en minéraux cristallisés. C'est le rôle que M. Sainte-Claire-Deville fit jouer à l'hydrogène pour obliger l'oxyde de zinc et le sulfure de zinc à cristalliser.

La vapeur d'eau paraît avoir souvent agi dans la cristallisation des roches comme substance minéralisatrice. M. Lacroix, après nous avoir fait remarquer que la terre bleue du Cap renferme divers minéraux se détruisant sous l'influence de la chaleur sèche, nous citait une observation récente concordant avec son hypothèse.

Au cours de la récente éruption de la montagne Pelée, la lave, arrivant au jour à l'état fondu, a toujours présenté la même *composition chimique*, mais sa *constitution minéralogique* a varié suivant les conditions du refroidissement. Où celui-ci fut brusque, la pâte est restée vitreuse. Plus tard, une cristallisation lente s'est opérée sous la carapace refroidie superficiellement et, sans doute, sous l'influence de la vapeur d'eau, il s'est produit en abondance des cristaux microscopiques de quartz. Or, il a été impossible, jusqu'ici, de faire cristalliser cette lave dans les laboratoires.

Les procédés de laboratoire doivent toujours s'inspirer de ceux de la nature. On estime donc que les savants pourront obtenir beaucoup de choses intéressantes — dont, sans doute, la cristallisation du carbone — le jour où l'on trouvera un moyen de fondre les minéraux à haute température, sous pression, et en présence d'une substance minéralisatrice, vapeur d'eau ou autre.

Le simple énoncé du problème en montre la difficulté.

LE CAS DE M. LEMOINE

M. Lemoine aurait-il découvert le truc opératoire vainement cherché jusqu'ici par de grands savants. C'est possible : le simple hasard, une intuition géniale, suffisait pour indiquer la condition nécessaire, révéler la vulgaire poudre capable d'agir comme substance minéralisatrice dans la cristallisation diamantifère du carbone. Mais c'est très peu vraisemblable.

Examinons les rares faits de la cause qui paraissent établis.

Côté scientifique. — M. Lemoine a fait installer rue Lecourbe, puis dans les Pyrénées, des fours de dimensions imposantes ; en prétendant avoir besoin de courants formidables, de températures inédites, il était certain d'impressionner ses amis, même lord Armstrong.

Or, la température de l'arc voltaïque, que l'on évalue à 3.500 ou 4.000 degrés, est limitée par le point de volatilisation du carbone qui constitue les électrodes. Faisons jaillir dans un même four vingt arcs voltaïques, nous n'obtiendrons pas une température vingt fois plus grande ; nous ne ferons qu'augmenter la surface de chauffe. Toutefois, il est « admissible » que M. Lemoine ait besoin d'opérer sur une assez grande masse et n'ait pu se contenter

d'un petit four comme celui de la Sorbonne où le trou recevant le maximum de chaleur, et destiné à loger le creuset, mesure 10 centimètres de diamètre sur autant de profondeur.

M. Lemoine, à l'instar de Moissan et de presque tous ceux qui utilisent le four électrique, a employé un creuset en charbon d'électrode, mais en lui donnant une épaisseur exceptionnelle, dans le but, prétend-on, de résister à la pression qu'exige la liquéfaction du carbone. Or, à cette température, le charbon d'électrode, lui-même, devient perméable comme une écumoire et ne saurait supporter la moindre pression.

Il est vrai, dans ce creuset, M. Lemoine a pu, encore comme Moissan, fondre du fer et obtenir une certaine pression à l'intérieur de ce fer en le plongeant dans l'eau. Mais le fait d'obtenir par cristallisation brusque un diamant de la grosseur d'un de ceux remis à lord Armstrong, et que nous montrons (page 67) à peu près en grandeur naturelle, serait en contradiction absolue avec les données actuelles de la science et révélerait une particularité du diamant tout à fait extraordinaire.

Côté commercial. — Enfin, à ceux qui s'étonnent de voir M. Lemoine partager ses bénéfices avec M. Wernher et beaucoup d'autres, on répond que M. Lemoine n'aurait pu écouler ses diamants sans des certificats d'origine que M. Wernher, gouverneur à vie de la De Beers, était le personnage le plus à même de lui procurer.

J'ai consulté à cet égard un des principaux lapidaires de Paris, M. Rheims. Voici sa réponse : « On a confondu « certificat d'origine » avec « références ». A Londres, centre du marché des diamants volés dans les mines du Cap, tout joaillier qui se respecte doit se montrer particulièrement prudent quand un inconnu lui propose du diamant brut. Mais à Londres, comme à Paris, il suffit à n'importe qui d'établir son identité et son honorabilité pour pouvoir écouler, sans autre formalité, tout le diamant brut que le marché est susceptible d'absorber. »

CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Quelles conséquences aurait la découverte d'un procédé de fabrication du diamant ?

Au point de vue de l'utilisation industrielle les conséquences seraient moindres qu'elles l'eussent été il y a quelques années. On fabrique aujourd'hui économiquement deux corps fort employés comme matière abrasive : le carborandum (carbure de silicium) et le corindon, dont la dureté est respectivement 9 et 9,5, celle du diamant étant 10. Mais le diamant noir, moins cassant et plus résistant, est encore exclusivement adopté pour les sondages et les perforations de roches. Or, ce diamant inférieur vaut 80 à 100 francs le carat (205 milligrammes).

Si nous considérons le diamant comme objet de luxe, la possibilité de le produire à bon marché apparaîtrait plutôt comme un bienfait social.

En évaluant à 150 millions la moyenne annuelle, pendant les dix dernières années, de la vente des diamants bruts mis sur le marché par le syndicat de Londres, M. Rheims établit ainsi « très approximativement » le mouvement d'affaires auquel donne lieu le roi des joyaux :

	Millions.
Vente du syndicat aux diamantaires de tous pays.....	150
Revente des tailleurs de diamants aux négociants en diamants.....	100
Revente des tailleurs de diamants aux joailliers.....	100
Revente des négociants en diamants aux joailliers.....	110
Vente des joailliers aux particuliers..	260
Transactions sur diamants anciens, démontés, etc.....	50

Le jour où l'on pourra fabriquer de beaux diamants d'environ un carat et plus, l'avilissement des prix sera immédiat. Grosse perte pour les actionnaires de la De Beers et pour les joailliers. Pour les particuliers possédant des brillants, le coup sera dur, mais sans conséquences graves. La crise sera, socialement, très circonscrite.

Au contraire, tant que l'on ne pourra pas fabriquer de gros diamants, ceux-ci garderont leur valeur.

Dans les deux cas, le petit diamant se répandra dans toutes les classes. Il en résultera un certain bénéfice pour les ouvriers et pour nos yeux, car les jolies femmes peu fortunées, et même les laides, brilleront davantage.

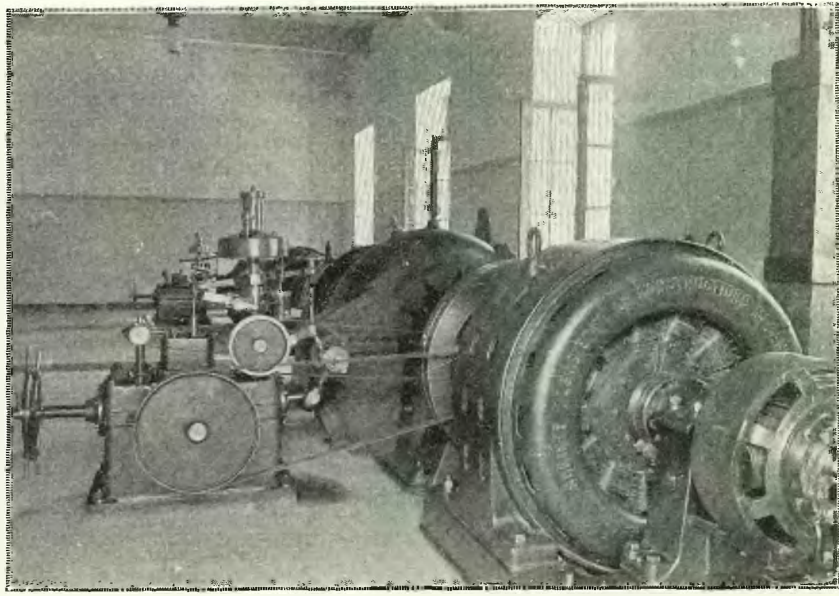
F. HONORÉ.



Ecluses et canal d'aménée.



Vue extérieure du bâtiment.



La salle des alternateurs.

L'usine électrique montée par Lemoine à Arras, près d'Argelès (Hautes-Pyrénées). — Photographies Lacaze.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

✂ M. Pierre Lafitte, éditeur avisé, s'est empressé d'acquiescer le droit de publication, en librairie, des *Aventures extraordinaires de Joseph Rouletabille, reporter*, dont *L'Illustration* a réservé à ses lecteurs la primeur. Ainsi, le premier volume paru : *le Mystère de la Chambre Jaune* (3 fr. 50), va faire les délices d'un public nouveau. On n'aurait su présenter de façon plus artiste et plus engageante un livre sensationnel : une couverture jaune, rayée ton sur ton, fleurdéssinée ainsi que l'était le papier même tendu aux « murs de safran » de la chambre tragique ; et, au milieu, comme embusquée derrière la volute inquiétante d'un énorme point d'interrogation, la figure étrange du prodigieux petit reporter de *L'Epoque*, qui médite.

Ce n'est ici qu'un croquis, une interprétation à grands traits. Mais, tournée cette attirante couverture, vous retrouverez, à la première page, la silhouette alerte, le masque pétri d'intelligence et de volonté, qu'a créés J. Simont, réalisant, par une véritable collaboration, le type qu'avait rêvé Gaston Leroux, incarnant, d'inoubliable façon, matérialisant — comme disent les spirites — en une image réelle, le héros des péripéties inouïes ; en un mot, le vrai, le vivant Joseph Rouletabille, au front bossué, aux yeux aigus, saisissant portrait sorti du même crayon qui illustra, ici, *le Mystère de la Chambre Jaune*.

Voici donc une belle occasion de feuilleter de nouveau, ne fût-ce que pour vérifier son impression première, un livre qui a intrigué d'abord, puis passionné. Le malheur est que, lorsqu'on y a seulement, comme on dit, mis le nez, il devient terriblement difficile de s'en évader. Les pages volent, tournent, pressées, comme les petites dents dévorantes de l'engrenage. L'énigme vous tient, vous emporte, de chapitre en chapitre, loin, très loin, très vite, — jusqu'au bout. Et est-il permis d'avouer, à cette place, la vérité, toute la vérité ? — C'est que *le Mystère de la Chambre Jaune* est plus entraînant encore, plus captivant, lu ainsi, d'une traite, avec la possibilité de revenir en arrière de quelques feuilles — et même de devancer, sous l'éperon de la curiosité — qu'il ne l'était par coupures, en feuilletons impatientement attendus et hâtivement dévorés chaque semaine.

On en apprécie mieux la savante construction, on analyse mieux l'artifice subtil de cet échafaudage élégant et solide.

Le Mystère de la Chambre Jaune appartient à un genre littéraire qui jouit actuellement d'un renouveau de faveur. Mais qu'il est donc différent de la plupart des œuvres qui ont, dans le cours de ces dernières années, rencontré le succès ! Et qu'il leur est supérieur !

« Aujourd'hui, dit quelque part l'ingénieux Rouletabille, il s'agit de faire mieux qu'une œuvre de policier ; mieux que ce qu'enseigne l'expérience. Il s'agit d'être logique, mais logique, entendez-moi bien, comme le bon Dieu a été logique quand il a dit : $2 + 2 = 4$. Il s'agit de prendre la raison par le bon bout ! » Ici, Gaston Leroux indiquait, et devait s'en douter, le diable d'homme ! en quoi son roman dépasse telles productions antérieures d'auteurs en vogue. Son *Mystère* est essentiellement une œuvre de raisonnement, de mathématique, de psychologie. C'est par là qu'il s'élève au-dessus d'un Gaboriau et d'un Conan Doyle ; par là qu'il se rapproche d'Edgar Poe, le maître triomphant, et de ces modèles parfaits, classiques, que sont *le Double Assassinat dans la rue Morgue*, *la Lettre volée*, *le Mystère de Marie Roget*, des chefs-d'œuvre qu'on peut bien chercher à égaler, qu'on ne saurait prétendre dépasser.

Par là, et aussi par la séduction de ce style preste, limpide, bonhomme, qui donnait tant de saveur, naguère, au temps où Gaston Leroux était des nôtres, ingénieux, excellent reporter, au récit de la traversée du canal de Kiel par le *Versailles* et à l'interview — manquée ! — de « Mr Chamberlain ».

Et l'on ne voit guère, en somme, à quelles sortes de lecteurs cette œuvre amusante pourrait ne pas plaire : les analystes, les raisonneurs, les logiciens, se délecteront à suivre la trame serrée des déductions, à évaluer au passage les pièges, les fausses orientations, à tourner les chausse-trapes ; les autres y goûteront le plaisir qu'on

éprouve à voir exécuter un beau tour de force, qu'on se sent incapable de réaliser soi-même, et qui étonne, émerveille.

Gaston Leroux ne s'endormira point, d'ailleurs, sur ces lauriers. Dès maintenant, il s'est remis à la besogne, et, pour nos lecteurs, *le Parfum de la Dame en noir* s'élabore, dans le calme de son cabinet. Que pourrait-on souhaiter de mieux au père de Joseph Rouletabille, qu'un second succès égal au premier ? Nous y sommes trop directement intéressés pour ne point formuler ce vœu du fond du cœur.

✂ M^{me} Camille Bruno, qui joint une verve très mordante à un talent très fin, s'est plu à renouveler dans *Au Jeu d'amour* (Ambert, 3 fr. 50), le roman épistolaire de Choderlos de Laclos, *les Liaisons dangereuses*, dont M. Nozière a tiré la si jolie pièce jouée à Maisons-Laffitte, et publiée en volume avec *le Hasard du coin du feu* (Pierre Lafitte, 3 fr. 50). Seulement, *Au Jeu d'amour*, c'est une jeune femme, Césarine Régent, qui tient le rôle périlleux du vicomte de Valmont. D'autre part et logiquement, la victime est non plus une pensionnaire ingénue comme Cécile Volange, mais un jeune coquebin, trop tôt échappé du collège, Fabien Vorrèze. Discrettement, en femme d'esprit, l'auteur a négligé les tableaux licencieux où s'était appliqué l'auteur des *Liaisons dangereuses*, mais les conclusions de son livre ne donnent cependant point satisfaction à la justice immanente ni à la morale universelle. Tandis, en effet, que le Valmont de Laclos paye de sa vie ses inconséquences et son cynisme, la Césarine de M^{me} Camille Bruno triomphe, se remarie selon ses ambitions et devient colossalement riche. Dénouement assez féminin et vraisemblable en somme, car il nous faut bien nous persuader que si les jolies pécheresses doivent équitablement expier leurs péchés, leur châtiment, toutefois, n'est pas toujours de ce monde.

Divers.

✂ Mentionnons deux études militaires publiées par l'éditeur Chapelot. *L'Armée évolue* (2 fr.), par le général Pédoya, et *la Première Bataille, le Service de deux ans*, etc., (3 fr. 50), deuxième série des « questions militaires d'actualité », traitées par le général H. Bonnal.

LES THÉÂTRES

M. Alfred Capus, dont on joue actuellement au Vaudeville *la Veine* et aux Variétés *les Deux Ecoles*, vient de remporter un très beau succès à la Comédie-Française avec *les Deux Hommes*, dont la visée est plus haute, la tenue plus sévère et le comique plus grave et plus profond. Les deux hommes que M. Capus oppose dans sa pièce représentent deux caractères, l'un droit, fier, irréductible, l'autre hésitant et faillible ; ils incarnent deux morales, celle d'autrefois, pure, intransigeante, et celle d'aujourd'hui, incertaine et trouble ; le premier est naturellement conquis par la beauté chaste et l'exquise modestie de la femme de l'autre, lequel se laisse séduire par une aventurière en mesure de l'aider puissamment dans la vie et de le pousser vers le luxe ; — il en résulte une forte étude de caractères et de mœurs qu'une intrigue d'amour corse d'un vif intérêt. Le succès est indiscutable, et de nature à ne point diminuer, mais à grandir avec le temps. L'interprétation est celle des meilleurs jours de la Comédie-Française ; elle réunit une élite d'artistes telle qu'on ne la peut trouver que dans l'illustre maison : MM. Le Bargy et de Féraudy interprétant chacun l'un des deux hommes, M^{mes} Bartet, absolument admirable dans le rôle de l'épouse sacrifiée par son mari, attirée vers un être plus digne, Sorel, excellente en séductrice magnétique et perfide, et M^{me} Pierson, M. Ravet, M^{lle} Provost.

Le théâtre Cluny est assuré d'une longue suite de soirées de franc et bon rire avec son nouveau vaudeville : *Ce veinard de Bridache*, de MM. Hugues Delorme et F. Gally : vaudeville simple et sans prétention, mais lesté et bouffon à souhait, sans équivoque ni grossièreté.

Le Trianon-Lyrique continue ses reprises d'opérettes et d'opéras-comiques de notre vieux répertoire et les présente à son public avec un soin et un goût tout à fait remarquables ; il joue en ce moment et fait applaudir *le Grand Mogol* d'Edmond Audran.

Et la troupe sicilienne achève à peine sa série prolongée de représentations qui ont amené au théâtre Marigny tout Paris étonné, amusé, séduit par la verve, la fougue et le naturel du jeu de cette extraordinaire troupe d'acteurs populaires.

Il y a quelques jours est mort, âgé de soixante-dix ans, à Sassenage (près Grenoble), un excellent homme connu dans la région pour ses qualités d'affabilité et de générosité ; ancien maire de sa commune, ancien conseiller général, chevalier de



M. Gruyer,
créateur de *Faust* au Théâtre-Lyrique.

la Légion d'honneur, il se nommait Jean-Hector Gruyer. Or, il jouit, il y a une cinquantaine d'années, sous le pseudonyme de Guardi, d'une réputation artistique assez étendue ; doué d'une belle voix de ténor, il chanta plusieurs années au Théâtre-Lyrique, alors situé boulevard du Temple, et y créa, sur la demande même de Gounod, le rôle de Faust. Son talent et son caractère lui avaient valu aussi l'amitié de Berlioz et de Bizet. Sollicité à l'étranger, il se rendit en Italie où il chanta avec succès le répertoire de l'époque. Rentré en France, il quittait le théâtre et se retirait en Dauphiné, son pays natal, où il devait se faire, dans la politique locale, une situation fort estimée.

LE « VILLE-DE-PARIS » A VERDUN
(Voir les gravures, page 66.)

Le dirigeable *Ville-de-Paris*, offert au ministère de la Guerre par M. Deutsch de la Meurthe, vient d'accomplir le voyage de Paris à Verdun dans des conditions d'endurance exceptionnelles.

Déjà, le 24 décembre, le dirigeable s'était mis en marche. Mais il était parti un peu tard, le temps était assez défavorable, et le pilote, craignant d'arriver trop tard à Verdun, avait cru prudent de faire demi-

tour près de Coulommiers, et de rentrer tranquillement à Sartrouville.

Cette fois, le ballon s'est élevé à 9 h. 45 du matin, ayant à bord le commandant Bouttiaux, M. Henry Kapferer, et le mécanicien Paulhan. Escorté par un grand nombre d'automobiles, il se tenait entre 100 et 200 mètres de hauteur, franchissait le pont d'Asnières à 10 heures ; et, filant assez vite, malgré le vent contraire, passait à Coulommiers à midi 20, à Montmirail à 1 h. 15, à Châlons à 3 heures.

A 4 h. 1/2, près de Sainte-Menehould, on constate une fuite dans la canalisation d'essence ; un tuyau s'est dessoudé sous l'influence des trépidations. On s'arrête aussitôt, et la panne est réparée au milieu du champ de bataille de Valmy. On repart à 6 heures, pour arriver à Verdun à 7 h. 40.

Atterrissage fort pittoresque, éclairé à la fois par le clair de lune et par une centaine de lanternes accrochées aux autos ; et bientôt le dirigeable repose sous son hangar dont l'entrée est gardée par plusieurs sentinelles.

En tenant compte de l'escala à Valmy et des manœuvres d'atterrissage, le *Ville-de-Paris* a parcouru, en 8 h. 18 minutes une distance qui, mesurée sur la carte à vol de ballon, est de 250 kilomètres, soit environ 30 kilomètres à l'heure.

Le voyage du *Patrie*, qui était parti de Meudon, avait été évalué à 238 kilomètres qui furent accomplis en 6 h. 45 minutes, soit environ 36 kilomètres à l'heure.

Le *Ville-de-Paris* a donc marché un peu moins vite, mais il a couvert une distance un peu plus grande et est resté un peu plus longtemps en l'air que ses prédécesseurs, — si l'on néglige son escale. Il a même peut-être plus de mérite à avoir pu réparer sa panne en cours de route.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

PÉDICURE POUR ÉLÉPHANT.

Habités au climat sec des Indes, les éléphants importés dans les régions tempérées et pluvieuses sont sujets à des infirmités qui, débutant par de simples « bobos », peuvent dégénérer en maladies incurables. Leurs pieds sont particulièrement sensibles à l'humidité, et les grandes ménageries font subir à ces organes de leurs gigantesques pensionnaires des visites fréquentes. La moindre écorchure observée à la plante des pieds est soumise aussitôt à un traitement antiseptique.

En captivité, la matière cornue des pieds n'étant plus exposée à l'usure produite par la marche, grandit et s'allonge d'une façon anormale ; si l'on n'y prenait garde, les ongles rentreraient dans la chair et estropieraient à ce point l'animal, qu'il n'y aurait plus d'autre remède que de l'abattre, car la souffrance qu'il endure en pareil cas le rend ombrageux et méchant.

Comme le montre notre photographie, prise devant la maison d'un vétérinaire



Extirpation d'un cor à l'éléphant du Jardin zoologique de Londres

londonien, c'est à coups de ciseau et de maillet que s'exécutent les opérations quasi-chirurgicales que les excroissances cornues poussées sur les pieds de l'ancien « seigneur de la jungle » rendent indispensables.

UN CACHALOT A AJACCIO.

Il y a quelques jours, un pêcheur corse aperçut au large d'Ajaccio le cadavre d'un cachalot. Par les soins de la marine, le cétacé fut amené sur la plage et mis en vente. M. Michaud fut déclaré adjudicataire pour le prix modique de 70 francs.

Ce cachalot mesurait 15 mètres de long sur 3 mètres dans sa plus grande épaisseur ; il représentait, par conséquent, un poids d'au moins 25 ou 30 tonnes. S'il ne se trouvait pas dans un état de décomposition trop avancé, il a pu fournir pour un ou deux milliers de francs d'huile, de blanc de baleine et d'ambre gris. Cette variété de cétacé est munie de dents spéciales n'ayant aucun rapport avec les fanons, si précieux, de la baleine.

Le dernier cachalot dont les habitants d'Ajaccio aient gardé le souvenir s'y était échoué il y a trente-neuf ans.

L'INTELLIGENCE DES POISSONS.

La question de l'intelligence des poissons revient périodiquement sur l'eau ; mais, à côté d'anecdotes dans le genre de celle du vieux concierge possesseur d'un poisson rouge nommé Barnabé qui accourait à l'appel de son nom, on cite peu d'observations sérieuses. Quelques-unes ont été faites récemment par M. Lépinay, du Muséum, au laboratoire de Tatiou.

Des turbots chargés d'œufs mouraient dans leur bassin sans avoir pu se débarrasser. Le plancher ayant été enlevé pour une réparation, les turbots nagèrent en divers sens, de façon à racler leurs œufs contre les angles des traverses qui soutenaient le plancher. Dans le même laboratoire, les poissons arrivent chaque jour à l'appel qui annonce la distribution de nourriture.

D'autre part, dans certaines pêches organisées sur des bancs de mulets, on a constaté que les poissons ne se laissent prendre que le premier jour ; ils sautent ensuite par-dessus les filets, graduant leur saut en proportion de la hauteur variable des filets hors de l'eau.

Ces faits, et d'autres dont on se plaît parfois à tirer des déductions aussi pittoresques qu'abusives, sembleraient indiquer une certaine mémoire et un embryon de faculté de raisonnement analogue, toutes proportions gardées, à celui que l'on rencontre couramment dans les espèces plus nobles du règne animal.

LA PROTECTION DES AIGRETTES.

La vogue que les modistes ont su donner à la plume d'aigrette a provoqué, en même temps qu'une hausse énorme sur ce léger duvet, une chasse intensive du gracieux oiseau qui le fournit. Le prix du kilogramme d'aigrettes varie, en ce moment, suivant la qualité, de 1.500 à 3.000 francs ; et un oiseau n'en porte guère plus d'un gramme.

Il y a quelque temps déjà, le gouvernement égyptien édicta un règlement sévère pour protéger l'espèce ; M. Ponty, gouverneur du Haut-Sénégal, qui est un de nos plus distingués administrateurs coloniaux, vient, à son tour, de prendre une mesure radicale. La chasse aux aigrettes est interdite sur tout le territoire du Haut-Sénégal et du Niger pendant deux ans à compter du 1^{er} janvier 1908. Sont interdites également la détention, la circulation et la vente des plumes d'aigrettes et crosses provenant des mêmes régions.

Seul reste autorisé, sous la surveillance des commandants de cercle, le commerce des plumes provenant des établissements d'élevage.

Souhaitons que les Parisiennes n'invoquent point la détresse où les met cette mesure justifiée pour augmenter encore le volume de leurs panaches de théâtre.

LA TOXICITÉ DES TABACS DITS DÉNICOTINISÉS.

Pour permettre l'usage du tabac aux personnes chez lesquelles la fumée provoque des troubles plus ou moins inquiétants, on prépare, depuis quelque temps, des tabacs lavés, que l'on qualifie de dénicotinisés ou désintoxiqués, et dont nous faisons récemment connaître l'existence à nos lecteurs.

Un physiologiste de Genève ayant expérimenté sur des lapins avec ces tabacs,



Un cétacé échoué sur la côte de Corse, près d'Ajaccio. — Le dépeçage. — Phot. Oct. Oudina.

avait affirmé qu'ils peuvent en effet être tenus pour incapables de produire les troubles organiques et fonctionnels dus à l'usage des tabacs ordinaires, tout en conservant les propriétés antiseptiques.

Or, cette conclusion serait à réviser, s'il faut en croire deux physiologistes français, MM. Georges Guillaumin et Abel Gy, dont les expériences ont donné des résultats tout différents.

En effet, les tabacs prétendus désintoxiqués provoquent, chez les animaux, tous les accidents dus aux tabacs normaux, et, comme ceux-ci, peuvent entraîner la mort. A peine constate-t-on un degré un peu moindre de leur toxicité.

Il n'est rien de dangereux comme les produits dont on assure à tort l'innocuité, et dont ainsi rien ne détourne de l'abus. L'usage des tabacs dénicotinisés, loin d'être le remède du tabagisme, y conduirait tout droit.

LES VACCINATIONS ANTIRABIKES A L'INSTITUT PASTEUR.

Depuis le jour — c'était en 1886 — où la découverte du traitement de la rage par Pasteur a été régulièrement appliquée aux mordus dans un service spécial, la mortalité des personnes traitées a été régulièrement en diminuant.

De 0,94 % la première année, de 0,79 % en 1887, de 0,55 % en 1888 et de 0,38 % en 1889, cette mortalité oscille autour de ce dernier chiffre.

Cependant, l'année dernière, elle n'a pas dépassé 0,13 %, atteignant ainsi le taux le plus bas qui eût été constaté. En 1902, elle était tombée à 0,18 %.

Ce pourcentage des décès, malgré le traitement, a été fourni par 772 personnes traitées, dont une seule est morte.

Ces 772 personnes comprenaient 747 Français et 25 étrangers, dont 22 Hollandais.

On sait qu'aujourd'hui cinq instituts antirabiques fonctionnent en province : à Marseille, Lille, Montpellier, Lyon et Bordeaux. Aussi l'institut de Paris ne traite-t-il guère qu'un nombre de mordus inférieur de moitié à celui qu'il traite pendant les dix-huit premières années de sa fondation, nombre qui était toujours voisin de 1.500.

POURQUOI LES ARAIGNÉES PROMÈNENT LEURS ŒUFS.

On sait que certaines espèces d'araignées portent avec elles leurs œufs. Pourquoi ? C'est, déclare M. Lécaillon à la Société de biologie, que les soins de la mère sont aussi nécessaires aux jeunes araignées qu'ils le sont aux jeunes mammifères et oiseaux.

On ne s'étonne pas que les oiseaux couvent leurs œufs, ou que les mammifères allaitent leurs jeunes : il ne faut pas s'étonner que les araignées s'occupent de leurs cocons.

Ce qui prouve la nécessité des soins de la mère, c'est que les cocons des espèces qui ont l'habitude de promener leurs œufs avec elles ne donnent jamais de jeunes, quand on les enlève à la mère. C'est qu'en ce cas certains soins manquent, qui sont indispensables. Les cocons des espèces en question ont une enveloppe très résistante, recouvrant étroitement la masse des œufs. Tant que les jeunes sont à l'état d'embryon, il y a assez de place. Mais, après éclosion des œufs, l'espace devient insuffisant. L'aération aussi, probablement. C'est alors que la mère intervient : en mordillant l'enveloppe, elle donne du jeu, ce qui permet aux jeunes de se mouvoir et de respirer.

Chez les espèces qui abandonnent leurs œufs, l'enveloppe est plus lâche, et n'a pas besoin d'être relâchée.

Ce n'est donc pas pour le plaisir que certaines espèces d'araignées promènent leurs œufs : c'est pour leur donner des soins tout aussi nécessaires que ceux qu'on voit prodiguer aux œufs ou aux jeunes par les oiseaux et les mammifères.

UNE MISSION SUÉDOISE EN FRANCE

La mission suédoise chargée de notifier au président de la République française l'avènement de S. M. le roi Gustave V au trône de Suède doit arriver à Paris lundi prochain. Elle a pour chef le baron Carl Bonde, accompagné de son fils, le baron C.-G. Bonde, secrétaire d'ambassade, et du lieutenant E. Bostroem, du régiment des hussards de la garde.

Premier gentilhomme de la chambre du roi, ayant rang de général de division, le baron Carl Bonde, âgé de cinquante-sept ans, n'occupe pas seulement une haute



Le baron Carl Bonde. — Phot. Rosen.

situation à la cour ; d'autres titres et qualités contribuent à en faire une des plus notoires personnalités du royaume. Issu d'une très ancienne et très noble maison, qui a donné au pays un roi, au moyen âge, et, ultérieurement, plusieurs hommes d'Etat, il s'est allié à une des grandes familles de Scanie, en épousant la baronne Sophie Beck-Trüs. Dans sa jeunesse, il aborda la carrière diplomatique ; depuis son entrée au parlement, comme député, il est demeuré fidèle aux traditions de ses ancêtres, tout ensemble grands seigneurs et libéraux. S'il est épris d'art et de littérature, il s'en faut de beaucoup qu'il se montre indifférent aux intérêts économiques, puisqu'il a accepté la présidence de l'Association générale des exportateurs de Suède.

Parmi ses propriétés considérables, le baron Carl Bonde possède le majorat d'Eriksberg, avec un magnifique château, contenant de belles collections artistiques.

Le chef de la mission extraordinaire



Manifestation à Berlin : un barrage d'agents de police. — Phot. Haeckel.

attendue à l'Elysée est d'autant mieux qualifié qu'il a fréquemment séjourné à Paris, et parle parfaitement notre langue.

LES DÉSORDRES DE BERLIN

Des désordres, sans précédents, viennent de se produire à Berlin. Déjà, des démonstrations populaires en faveur du suffrage universel, organisées par les socialistes, pour protester contre un vote du Landtag prussien, hostile à la réforme électorale, avaient donné lieu, le dimanche 12 janvier, à de sérieuses bagarres et à une vigoureuse intervention de la police. Les mêmes faits devaient se renouveler, mardi dernier, en s'aggravant encore. Comme le 12 janvier, les socialistes avaient tenu, pendant la matinée, des meetings, où, cette fois, s'était agitée la question du chômage, et ce fut également à l'issue de ces réunions que commença le mouvement dans la rue. Les manifestants se heurtèrent à des barrages d'agents à pied et à cheval, défendant principalement l'approche du château et du palais du Reichstag. D'abord, ils se bornèrent à de bruyantes clameurs de protestation ; mais, vers la fin de l'après-midi, l'effervescence augmenta ; de violentes collisions s'engagèrent : attaqués à coups de pierres, les agents ripostèrent à coups de sabre, et l'on releva de part et d'autre de nombreux blessés.

ÉMILE DAMERON

L'excellent paysagiste Emile Dameron vient de succomber, mardi soir, à la maison des frères de Saint-Jean de Dieu, où il était en traitement. Il avait seulement cinquante-neuf ans.

Emile Dameron faisait partie, depuis des années, du comité et des jurys de la Société des Artistes français. Titulaire d'une troisième médaille en 1878, d'une seconde en 1882, il avait obtenu, à l'Exposition de 1889, une médaille de bronze ; en 1900, il avait été

membre du jury. Il avait reçu en 1898 la croix de la Légion d'honneur.

Car Dameron était un peintre d'un solide talent, un coloriste délicat. Il s'était épris, tour à tour, des sites les plus divers ; il les avait étudiés toujours avec une grande



Emile Dameron. — Phot. Mathieu-Deroche.

sincérité, et le plus souvent traduits très heureusement. En ces dernières années, les environs d'Antibes, avec leurs oliviers aux clairs feuillages, aux troncs tordus, avec leur douce et limpide lumière, l'avaient retenu presque exclusivement.

L'ALBUM DE LA MISSION MOLL

Le commandant Moll, chef de la mission africaine qui nous a donné, ici même, une si belle moisson de documents (numéro du 20 avril 1907), a été admis, lundi dernier, à présenter au président de la République un admirable album où il a réuni les plus curieuses et les plus rares des photographies qu'ont prises, en cours de route, lui et ses collaborateurs, MM. Eugène Brussaix et Muston. C'est, réellement, à tous points de vue, un présent royal, que cet album. Sa reliure, seule, est une œuvre d'art du plus grand mérite.

Elle est due à la collaboration de deux artistes nancéens fameux, MM. René Wiener et Victor Prouvé — les véritables initiateurs de cette renaissance de l'art de la reliure qui, depuis 1893, a fait éclore, chez nous, tant d'œuvres remarquables en tout dignes de rivaliser avec les plus belles productions du passé — et du relieur M. Chambolle-Duru, l'un des artisans parisiens les plus habiles.

L'album a été habillé par M. Chambolle-Duru de maroquin du Levant, d'une chaude couleur orange, que vient rehausser la décoration en cuivre repoussé et ciselé conçue et exécutée par MM. Prouvé et Wiener. Avec une ingéniosité infinie, régentée par leur goût très sûr, les deux maîtres nancéens se sont appliqués à évoquer, en quelques silhouettes stylisées, tout le pays mystérieux qu'a exploré la mission.

Nous avons dit quels rapports courtois n'avait cessé d'entretenir, pendant de longs mois, la mission Moll avec la mission allemande du capitaine von Seefried, qui poursuivait, parallèlement aux siens, les travaux d'étude pour la délimitation de la frontière Congo-Cameroun. En souvenir de ces relations excellentes, le commandant Moll a sollicité l'autorisation d'offrir à l'empereur

Guillaume II un album semblable à celui de M. Fallières. L'empereur allemand a accepté de bonne grâce.

TENTATIVE DE CAMBRIOLAGE AU LOUVRE

Une audacieuse tentative de cambriolage, qui visait et les diamants de la couronne et les trésors d'art qu'abrite la galerie d'Apollon, a été constatée vendredi matin, 17 janvier, au musée du Louvre. Pendant la nuit, un des grands carreaux inférieurs de la fenêtre qui donne sur le quai du Louvre, avait été coupé, de haut en bas, à l'aide d'un diamant. Les débris en gisaient sur le balcon dit de Charles IX, au rez-de-chaussée.

À la suite de l'enquête ouverte, le juge d'instruction, M. Boucard, s'est rendu compte que l'escalade avait été facilitée sans doute par un tuyau de descente des eaux, qui formait comme une rampe à une sorte d'escalier constitué par les moellons en bossage très saillants qui règnent en chaînes d'angle sur le pavillon. Si le ou les cambrioleurs n'ont pu arriver à leurs fins, c'est que, parvenus sur le balcon, ils ont vu que la galerie qui renferme tant de merveilles est fort bien surveillée et qu'une des rondes qui s'y succèdent de deux en deux heures les aura surpris en plein travail et mis en fuite.



Angle du palais du Louvre et chemin suivi par le cambrioleur qui a tenté d'y pénétrer par la fenêtre du premier étage.



Reliure de l'album de la mission Moll, offert au président de la République et à l'empereur d'Allemagne.